



A l'ombre des glycines

Drame psychologique en 3 actes

De Eric Fernandez Léger

Préface

"À L'OMBRE DES GLYCINES", est moins une fiction qu'une exploration dramaturgique des strates mémorielles et des dynamiques de résilience. La genèse de "À L'OMBRE DES GLYCINES" réside dans une interrogation persistante sur la capacité des lieux à incarner les traumatismes et les processus de guérison. J'ai cherché à donner une voix aux silences, à matérialiser les non-dits qui pèsent sur les existences et à sonder la manière dont l'absence de communication peut éroder les liens les plus primaires. La maison familiale, dépeinte avec une précision sensorielle presque clinique, devient ainsi bien plus qu'un simple décor ; elle se mue en une entité organique, témoin et gardienne des douleurs passées, mais aussi terreau potentiel pour une rédemption. Les glycines, dont la floraison passée et la décrépitude actuelle constituent un motif central, symbolisent cette dualité intrinsèque : la beauté éphémère du souvenir et la persistance des stigmates du temps.

Mon intention, à travers ce triptyque de personnages – Violette, Stella et Beau – était de déconstruire l'archétype de la victime isolée pour révéler une dynamique collective de la souffrance et de la reconstruction. Chaque figure représente une facette de la résilience face à l'adversité et au jugement social. Le traitement des thèmes de la honte, de la culpabilité et du pardon vise à dépasser leur simple énonciation psychologique pour les inscrire dans une dimension quasi philosophique : comment l'être se recompose-t-il après avoir été brisé ? Comment le passé, même le plus sombre, peut-il cesser d'être un fardeau pour devenir une fondation ?

Je souhaite que cette pièce incite le lecteur et le spectateur à une introspection sur la nature du silence et la puissance libératrice de la parole partagée. Que la descente dans l'obscurité des âmes des personnages les mène à reconnaître la lumière fragile qui peut en jaillir. En tant que metteur en scène, je conçois le texte comme une partition à interpréter, où chaque mot, chaque pause, chaque souffle est un geste scénique en puissance. "À L'OMBRE DES GLYCINES" est une invitation à embrasser la complexité de nos propres récits et à envisager la possibilité d'une re-naissance, même lorsque la terre semble stérile.

L'intrigue

"À L'OMBRE DES GLYCINES" est un drame familial poignant qui nous plonge au cœur d'une maison de campagne isolée, baignée par la chaleur écrasante de l'été et l'ombre silencieuse de glycines. L'arrivée inattendue de Violette, une femme marquée par un passé douloureux et des cicatrices invisibles, vient perturber la routine figée de ses aînés, Stella et Beau.

La pièce explore les tensions latentes et les non-dits qui ont creusé un fossé au fil des années entre ces trois êtres. Chacun porte le poids de sa propre souffrance, de ses secrets et des erreurs passées, cherchant à se reconstruire ou, au contraire, à s'enfermer dans un silence protecteur.

À travers des dialogues intenses et des silences éloquents, l'intrigue dévoile progressivement les blessures enfouies et les malentendus qui ont déchiré cette famille. Le huis clos de la maison devient le théâtre d'une confrontation émotionnelle, où la vérité, aussi douloureuse soit-elle, devient le seul chemin possible vers une forme de libération et de réconciliation.

C'est une histoire de mémoire, de culpabilité, mais surtout de résilience et de la force inaltérable des liens familiaux, même quand ils semblent brisés à jamais. La pièce interroge la capacité de l'être humain à trouver la lumière après la tempête, et à faire renaître l'espoir des cendres du passé.

Personnages

Violette : Une femme marquée par un passé douloureux et des cicatrices visibles et invisibles, cherchant la paix ou un refuge.

Stella : La sœur aînée de Violette, protectrice mais elle-même habitée par des non-dits et des regrets.

Beau : Le frère de Stella, un homme taiseux et buriné par la terre et ses propres chagrins, qui observe et juge.

Acte I

Scène 1

Le porche, effiloché par le soleil, craquait sous le poids des ans comme une mémoire trop sollicitée. Chaque planche gémissait, racontant les départs et les retours manqués. L'air vibrait, saturé de chaleur et de cigales, une mélodie lancinante qui semblait ralentir le temps lui-même, l'étirer jusqu'à l'absurde. Une poussière pâle flottait en suspension, éternelle, collant à la peau comme un linceul d'oubli, une seconde peau de regrets accumulés. Les glycines, jadis flamboyantes, n'étaient plus que des squelettes grisâtres, leurs grappes fanées pendues comme des loques, grattant le bois de la véranda avec un bruit d'os secs au moindre souffle de vent, un murmure sinistre.

VIOLETTE s'avance, silhouette fantomatique vêtue d'un manteau léger, absurde bouclier contre une chaleur qui n'est pas seulement atmosphérique mais existentielle. Une valise en carton, bossuée et fatiguée, ploie sous ses pas comme un vieux chien fidèle au bord de l'abandon, son contenu dérisoire reflétant le vide de son existence. Son souffle est court, saccadé, son regard embué — un marécage de peur, de honte et d'une détermination qui ressemble à un dernier spasme avant l'effondrement. Elle s'arrête net, comme heurtée par le seuil invisible de la maison, une frontière qu'elle n'est pas sûre d'oser franchir.

STELLA, immobile sur le seuil, la main agrippée à son tablier comme à une ancre, attend. Son visage est un masque de terre craquelée par les années et les peines, ses yeux creusés scrutant Violette avec une intensité douloureuse, une soif qu'elle ne nomme pas. Sa voix, quand elle parle, semble venir du fond d'un puits asséché, résonnant d'une sécheresse intérieure.

STELLA

Violette...

Un silence épais comme la poussière s'installe entre elles, un mur invisible bâti de non-dits.

T'as mis du temps. J'ai cru... j'ai cru que la route t'avait engloutie comme les souvenirs qu'on essaie d'enterrer, qu'elle t'avait gardée pour elle. Ou qu'elle t'avait rejetée, comme elle rejette parfois les pierres trop lourdes, celles qui n'ont pas leur place.

VIOLETTE (sans relever le regard, fixant une fissure dans le bois du porche, comme si elle y lisait sa propre histoire)

La route ne perd personne, Stella. Elle trace juste une ligne, indifférente. C'est moi qui traîne... les années, les fautes, les remords... ça freine les jambes, ça alourdit l'âme jusqu'à la faire ployer.

Elle lève enfin les yeux, un éclat furtif dans la brume de ses pensées, un éclair de lucidité amère.

Et toi... toujours plantée là. Comme la dernière glycine qui refuse de tomber, qui s'accroche à sa branche morte.

STELLA (un frémissement des lèvres, une contraction fugace de douleur)

La terre retient mieux les gens que les bras. Elle te colle à la peau, même quand t'as envie de partir. Même quand t'as l'impression que tout en toi crie pour fuir, pour t'arracher. Elle te suce, doucement, jusqu'à l'os. Et puis... plus rien ne bouge. Plus rien ne s'enfuit.

Un silence s'étire. Seules les cigales s'acharnent, leur chant strident soulignant le vide béant entre les deux sœurs. Violette tourne lentement la tête vers les glycines mortes, comme vers de vieilles connaissances.

VIOLETTE (voix rêveuse, lointaine, empreinte d'une nostalgie douloureuse)

Elles étaient belles, non ? Tu te rappelles... ce violet un peu trop tendre, presque irréel. Comme du sang dilué dans du lait, une couleur d'irréel. On se cachait dessous... on croyait être à l'abri du monde, intouchables.

STELLA

Tout était tendre, à l'époque. Fragile. Toi. Moi. On croyait... on croyait bêtement que le monde faisait des promesses qu'il avait l'intention de tenir, qu'il suffisait de les cueillir. Qu'il suffisait d'attendre sous les fleurs, les mains tendues.

VIOLETTE (un rire bref, sans joie, plus proche d'un hoquet)

Il en fait toujours, des promesses. Il les sème à la volée, comme du mauvais grain, sans se soucier de ce qui poussera. Il ne les tient juste jamais. Et il te regarde creuser la terre pour les retrouver, épuisé, en riant de ta folie.

Elle pose la valise avec un bruit sourd sur les planches usées. La scène se resserre, l'espace entre les deux sœurs s'emplit d'un silence palpable, chargé de tout ce qui n'a pas été dit pendant des années, un mur de non-dits prêt à s'effondrer. Stella fait un pas en avant, imperceptible, une hésitation dans son mouvement.

STELLA (hésitante, la voix raclée par des années de solitude et d'attente)

Tu restes... combien de temps ? Le temps de souffler ? Ou... le temps de...

Elle cherche ses mots, craignant la réponse.

VIOLETTE (l'interrompant, d'une voix plate, dénuée d'émotion, comme si elle se parlait à elle-même)

Je reste tant que le silence ne me mord pas. Tant qu'il fait moins mal que les souvenirs qui hurlent, qui me déchirent les tympan. Tant que ces murs... (Elle désigne la maison d'un geste vague, presque hostile) ... ne me rappellent pas que je suis l'ombre d'avant, un spectre de ce que j'étais.

STELLA

Alors tu resteras longtemps. Ici, le silence ne mord pas... Il observe. Comme les vieux chiens qui ont vu trop de choses, il épie. Il enveloppe. Parfois, il étouffe. Mais il ne déchire pas la peau. Il ne laisse pas de marques visibles.

Stella s'avance encore, tend la main. Pas un geste affectueux, pas encore. Juste une tentative fragile, un pont jeté sur l'abîme qui les sépare. Ses doigts tremblent légèrement, incertains.

VIOLETTE (sa main se soulève à mi-hauteur, vacille comme une feuille morte, puis retombe lourdement le long de son corps)

Je ne sais plus comment on fait. Être là, sans être jugée. Être là... tout court. Sans avoir l'impression d'être une intrusion. Une souillure qui profane les lieux.

Une rafale de vent plus forte soulève les grappes mortes des glycines. Un bruissement sec, prolongé, comme un froissement de papier ancien. Comme un soupir d'os. Comme un avertissement, un présage.

STELLA (baissant la main, mais sans reculer, son regard toujours rivé sur Violette)

Entre. Il fait moins lourd dedans. Moins... regardant. Il y a du café. Pas bon, brûlé comme d'habitude, mais chaud. Et une chaise près de la fenêtre... celle qui ne grince pas trop. Celle d'où on voit le chemin.

VIOLETTE (un souffle, presque un soulagement, teinté d'une lassitude infinie)

Ça suffira. Je suis fatiguée, Stella. Fatiguée de courir après le confort des autres, après des promesses illusives. Fatiguée de m'asseoir sur des chaises qui ne m'appartiennent pas, de faire semblant d'être chez moi.

Elle franchit enfin le seuil. Stella recule pour lui faire place, laissant la porte ouverte. Le porche est vide, seul le bruissement des glycines mortes persiste, veillant sur l'entrée, murmure du passé.

Scène 2

L'intérieur de la maison. Pénombre étouffante. Les volets mi-clos transforment la lumière en lamelles poussiéreuses qui strient le sol, révélant la danse des particules suspendues. Odeur de tabac froid, imprégnée dans les meubles et les tentures, de bois ancien qui se délite sous le poids des ans, de café brûlé et d'une humidité sourde, persistante, comme une blessure jamais cicatrisée. Violette reste figée au milieu du couloir, sa valise posée à ses pieds comme un boulet, une ancre invisible la retenant prisonnière de ce lieu. Son regard balaie lentement la pièce, chaque objet une stèle à un souvenir : le buffet Empire éraflé, témoin silencieux de tant de repas partagés, la photo jaunie des parents sur le mur, leurs visages figés dans un passé révolu, le fauteuil défoncé de Beau, son empreinte indélébile, le tapis usé jusqu'à la trame, portant les marques de pas innombrables.

VIOLETTE (murmure, sa voix à peine audible, comme si elle craignait de briser le silence)

Rien n'a bougé. Comme si le temps... s'était coincé ici, refusant d'avancer. Ou avait refusé d'entrer, laissant la vie s'écouler ailleurs.

STELLA (qui a allumé une lampe à pétrole, créant des ombres dansantes et inquiétantes sur les murs)

Si. Des choses sont mortes. Le poêle dans la cuisine, silencieux désormais. Le rosier grimpant côté est, ses branches nues. Le chat, Tiburce, l'hiver dernier, parti sans un bruit. (Un silence s'installe, lourd, avant qu'elle ne prononce les mots les plus lourds.) Et papa. Tu sais, bien sûr.

VIOLETTE (tressaille légèrement, le nom la frappe comme un coup)

Je sais. La lettre était... brève. "Papa s'est éteint. La terre l'a repris." Comme si c'était une évidence. Une restitution, un cycle accompli.

STELLA

C'était ça. Il s'est vidé, goutte à goutte, dans ses sillons. Un matin, il s'est couché au bout du champ et n'a plus bougé. Beau l'a porté jusqu'ici. Il pesait rien, une coquille vide.

VIOLETTE (regardant la photo des parents : un homme sévère, le regard lointain, une femme au regard éteint, comme si la vie l'avait désertée)

Maman... elle a tenu combien de temps après ? Elle aussi, elle s'est vidée ?

STELLA

Six mois. Juste le temps de perdre encore un peu plus ses mots, ses souvenirs. Sauf un. Toi. Elle appelait ton nom, parfois, en regardant la route, son regard perdu dans l'attente. "Violette va rentrer. Elle va voir comme les glycines sont belles cette année." Même quand elles étaient déjà mortes, desséchées.

Violette ferme les yeux. Une onde de douleur traverse son visage, une vague amère qu'elle ne peut contenir. Elle pose une main sur le buffet, comme pour se soutenir, le bois rugueux sous ses doigts.

VIOLETTE

Je n'aurais pas su quoi lui dire. Comment lui expliquer... l'absence. L'échec. La chute.

STELLA

Elle n'attendait pas d'explications. Juste ta présence. Comme moi, aujourd'hui. (Elle prend la valise, le geste est doux, protecteur.) Viens. La chambre du fond. Celle qui donne sur le champ de lavande. Il n'en reste plus, bien sûr, les plants sont desséchés. Mais l'odeur... elle revient parfois, les soirs d'orage, portée par le vent.

Violette suit Stella dans le couloir obscur, leurs silhouettes se fondent dans l'ombre grandissante. Le regard des parents, sur la photo, semble les suivre, des témoins silencieux d'une histoire qui se rejoue.

Scène 3

La cuisine. Même lumière poussiéreuse filtrant des volets, les particules dansent dans les rayons étroits. La table en bois brut, marquée de cicatrices et de taches indélébiles, raconte des décennies de repas et de vies. Stella verse deux tasses d'un café noir et épais, l'odeur amère emplissant la pièce. Violette est assise, raide, ses mains enserrant la tasse comme pour en voler la chaleur, le réconfort illusoire. Le ronronnement irrégulier, asthmatique, d'un moteur se rapproche, s'amplifie, devient une présence menaçante, un grondement sourd. Stella ne bouge pas, son visage se ferme, comme sculpté dans une pierre grise, l'anticipation d'une confrontation.

STELLA (voix grave, sans inflexion, chaque mot lourd de sens)

C'est lui. Le tracteur. Ou plutôt ce qu'il en reste. Le moteur râle toujours un peu, comme lui quand il rentre, une plainte gutturale. Un grognement de bête fourbue.

Pause, elle regarde par la fenêtre étroite, son regard sombre.

La terre... elle pompe les hommes jusqu'à l'os, Violette. Elle les suce, lentement, sûrement. Lui, elle l'a presque vidé. Et pourtant, il revient encore. Chaque jour. Comme s'il cherchait à lui prouver quelque chose, à défier son épuisement. Ou à se punir d'être encore là.

VIOLETTE (fébrilement, fixant l'encadrement de la porte comme une trappe, un danger imminent)

Il est... comment ? Enfin... dans la vie. Maintenant. Après... tout ça.

STELLA (un rire sans joie, un simple souffle d'amertume)

Comme ce sol là-dehors. Rugueux. Sec. Peu fertile. Mais s'il donne quelque chose... une parole, un geste... ça tient. Ça reste. Faut pas chercher les ronds de jambe, les mots doux. C'est du roc. Parfois ça blesse, juste en étant là, par sa simple présence.

Le bruit du moteur s'arrête brusquement. Un silence immédiat, lourd, oppressant, tombe sur la maison, un poids écrasant. Stella retient son souffle, les nerfs à vif.

Prépare-toi. Le silence, après le bruit... c'est son territoire. Là où il règne en maître.

Des pas lourds sur le gravier, puis le claquement d'une porte de bâche. Puis des bottes sur les marches du porche. Le bois gémit sous le poids. Violette se raidit encore plus, blême, son cœur martelant ses côtes. La porte s'ouvre, lentement, inexorablement.

BEAU entre. Il ne remplit pas seulement l'encadrement, il semble absorber la lumière restante, une masse sombre et compacte. Une masse d'homme tassée par le labeur, la sueur et un silence qui pèse plus lourd que les mots. Sa chemise de travail, trempée, colle à un torse encore puissant mais comme creusé de l'intérieur, vidé de substance. Son visage est un paysage de rides profondes, de peau burinée et craquelée par le soleil et le vent. De la poussière ocre est incrustée dans les sillons de son front, autour de ses yeux, comme une seconde peau. Son regard, d'un bleu délavé et perçant, balaie la pièce, s'arrête instantanément sur Violette. Il ne dit rien. Il jauge. Il mesure ce qu'elle transporte — pas dans la valise, mais dans le regard fuyant, dans la façon de se recroqueviller sur la chaise, dans la fragilité palpable qui émane d'elle comme un parfum de détresse. Un long moment passe. Seul le tic-tac monocorde d'une vieille horloge casse le silence, marquant l'écoulement impitoyable du temps.

BEAU (la voix rauque, usée, s'adressant d'abord à Stella sans la regarder, un reproche implicite dans le ton)

Stella. Toujours debout à l'heure où les ombres s'allongent. T'es pas fatiguée de veiller sur des fantômes ? D'attendre ce qui ne vient plus ?

STELLA (se forçant à une voix neutre, tentant de masquer son trouble)

Je veille ce qu'il reste, Beau. Parfois les ombres sont tout ce qu'on a pour nous tenir chaud, pour ne pas se sentir seule. Et puis, Violette est arrivée.

Beau se tourne alors complètement vers Violette. Son mouvement est lent, calculé, comme celui d'un fauve qui étudie sa proie. Il la dévisage sans fard, sans chercher à cacher son jugement.

BEAU (sec, mais sans agressivité apparente, simplement constatant, comme on décrit un paysage)

La sœur venue de là-bas. De la ville bruyante. Du monde des lumières qui aveuglent et ne révèlent rien de vrai.

Un silence. Il enlève ses gants de travail épais, les pose avec soin sur le buffet, un rituel quotidien.

Tu penses vraiment que le silence ici est plus doux que le bruit là-bas ? Qu'il guérit mieux les plaies que le vacarme, qu'il apporte la paix ?

VIOLETTE (sans ciller, relevant le défi de son regard, mais sa voix est un filet, un murmure fragile)

Je pense juste qu'ici... le bruit n'a pas besoin de crier pour exister. Il fait partie du bois qui craque, du vent qui pleure dans les fentes, des bêtes la nuit. Il ne ment pas, il est brut. Et il ne me poursuit pas dans les couloirs pour me rappeler ce que je ne suis plus, ce que j'ai perdu.

Beau hoche imperceptiblement la tête, comme si cette réponse confirmait quelque chose qu'il savait déjà. Il s'approche du vieux buffet en chêne

massif, attrape un verre ébréché qu'il essuie distraitement avec un pan de sa chemise. Les gestes sont lents, précis, presque cérémoniels, un rituel d'homme seul qui ne compte que sur lui-même.

BEAU

Ici, les cicatrices ne s'effacent pas, Violette. Elles se patinent. Elles durcissent. Comme les marques sur les vieux outils, elles racontent une histoire. Elles font partie de l'histoire de l'objet, de la vie qu'il a eue.

Il remplit le verre d'eau trouble du pichet, boit une longue gorgée, l'œil toujours sur elle, l'observant.

Ceux qui viennent de loin, des villes qui oublient vite... ils cherchent souvent un oubli. Un effacement. Ils trouvent juste... une mémoire plus lente. Plus tenace. Celle de la terre. Elle garde tout. Elle ne lâche rien.

STELLA (s'avançant légèrement, tentant d'adoucir l'atmosphère, mais sa voix tremble malgré elle, trahissant sa peur)

Beau... Violette a besoin de repos. Pas d'interrogatoire. Elle vient de loin, elle est... fatiguée. Épuisée.

BEAU (tournant enfin son regard vers Stella, un éclair d'impatience dans les yeux, un avertissement silencieux)

C'est pas des questions, Stella. C'est des constats. Des vérités de la terre. Elles sont ce qu'elles sont.

Il revient à Violette, son regard appuyé, insistant, cherchant la faille.

Tu crois que t'es venue seule... avec ta petite valise en carton. Mais t'as amené un cortège. De fantômes. De mots coupants. De regards qui jugent. Ça se voit. Ça traîne autour de toi comme une odeur de pluie avant l'orage, un présage.

VIOLETTE (sa voix se brise, mais elle la force, la rend presque claire, posée, pleine d'une dignité fragile)

Ce cortège... je le traîne depuis trop longtemps pour le poser là, sur ce seuil, sans qu'il fasse du bruit en tombant. Sans qu'il salisse le silence. Je le sais. Je le sens.

Une longue pause. Stella recule légèrement, comme pour laisser à ce face-à-face une scène libre, les mains crispées sur son tablier, impuissante. Un courant d'air froid, venu d'on ne sait où, fait frissonner les rideaux de percale usée, un soupir invisible. Dehors, les glycines fanées s'agitent dans un mouvement presque imperceptible, un frottement sec contre la vitre, comme un chuchotement sinistre.

BEAU (reposant son verre, le regard toujours rivé sur Violette, un défi dans les yeux)

Alors pose-le. Ce cortège. Pose-le sur la table. Par terre. Où tu veux. Qu'on voie. Qu'on entende. Qu'on juge si cette vieille maison, avec ses poutres qui gémissent et ses fondations fatiguées... si elle peut encore supporter le poids d'une mémoire en fuite.

Son défi est lancé. Lourd. Violette soutient son regard, une lueur de défiance et de douleur mêlées. Le silence qui suit est plus éloquent qu'un cri, une bataille invisible entre deux volontés.

Scène 4

La chambre de Violette. Petite, austère. Un lit de fer, le matelas usé, une armoire massive qui semble prête à s'effondrer sous son propre poids, une chaise paillée. La fenêtre donne sur un champ en friche où l'on devine, sous les ronces et les herbes folles, les vestiges d'une ancienne plantation de lavande. Violette est debout, immobile, au centre de la pièce, son corps raide. Elle n'a pas déballé sa valise, comme si elle hésitait encore à s'ancrer. Stella entre sans frapper, portant des draps propres, leur blancheur éclatante dans la pénombre.

STELLA

C'est pas grand. Et c'est frais. Trop frais, parfois, même en été. Mais c'est à l'écart. Tu seras tranquille. Loin des regards.

VIOLETTE (toujours immobile, regardant par la fenêtre, le dos tourné à Stella)

Tranquille. C'est un drôle de mot. Est-ce que ça veut dire... sans bruit ? Ou sans regard ? Sans le poids des jugements ?

STELLA (commence à faire le lit, gestes précis et lents, comme un rituel familial)

Ici, un peu des deux. Beau... il rôde peu dans ce couloir. Il reste près de la cuisine, ou dehors, avec sa terre. Moi, je frapperai avant d'entrer. Toujours. Pour te laisser ton espace.

VIOLETTE (se tournant vers elle, un semblant de sourire triste et amer flottant sur ses lèvres)

Tu n'as pas besoin de marcher sur des œufs, Stella. Je ne suis pas en verre. Juste... fêlée. De partout. Des fissures profondes et visibles.

STELLA (s'arrêtant, la regardant droit dans les yeux, son propre visage empreint de douleur)

Fêlée, oui. Comme cette maison, qui tient malgré ses vieilles pierres. Comme la terre quand la sécheresse vient, pleine de crevasses. Comme nous tous, finalement. La question, c'est pas d'être intact. C'est de tenir debout malgré les fissures. (Elle tend un drap, l'offrant comme une main tendue.) Tiens. Aide-moi. Faire un lit à deux, ça réchauffe plus que les mots, ça crée un lien.

Violette hésite, puis s'approche, lentement. Leurs mains se frôlent en tirant le drap, un contact fugace, électrique. Un premier lien, fragile, qui se tisse dans le geste concret, dans le tissu rêche sous leurs doigts. Le silence qui suit n'est plus tout à fait le même. Moins hostile. Comme une promesse.

Scène 5

La nuit est tombée, épaisse, veloutée, enveloppant la maison dans son voile d'obscurité. La cuisine n'est éclairée que par la lampe à huile posée sur la table, projetant une lumière jaunâtre et tremblante qui danse sur les murs, allongeant démesurément les ombres des objets familiers. L'air est immobile, chargé de l'odeur du café refroidi et d'une tension palpable, d'une attente silencieuse. Stella et Violette sont assises face à face, un verre d'eau tiède entre elles. La distance physique est faible, mais un gouffre d'années et de non-dits les sépare. Stella tourne et retourne son verre entre ses mains, le bruit des glaçons créant un contrepoint au silence.

STELLA (voix basse, raclée par l'émotion, chaque mot pesé comme une pierre précieuse)

Tu sais... quand on était petites, t'avais cette façon de plisser le front. Juste ici. (Elle touche son propre front entre les sourcils, un geste de tendresse oubliée.) Chaque fois que tu mentais. Même pour cacher un bonbon volé dans le placard du salon.

Elle observe le front de Violette, un soupçon de tendresse et de tristesse dans les yeux.

T'as encore ce pli. Profond. Mais maintenant, c'est pas un mensonge... c'est juste une douleur trop bien cachée. Une douleur qui a creusé son nid, qui s'est enracinée.

VIOLETTE (fixant son propre verre, l'œil vide, comme perdue dans le reflet tremblant de la flamme de la lampe)

Les bonbons... on les suçait lentement. Comme si la douceur pouvait durer éternellement, comme si elle pouvait nous protéger du monde. Comme si on pouvait garder ce goût de sucre pour toujours, contre le froid, contre la peur.

Un long silence. Un grincement de bois sec dehors. Les glycines frottent contre la fenêtre, un bruit d'ongles sur verre, un message du passé.

La douleur... elle reste plus longtemps. Elle s'infiltrer. Elle ne fond pas. Elle durcit. Elle devient une carapace. Ou une cage, qui te retient prisonnière.

Stella pose son verre. Elle tend la main, hésite, la repose sur la table, le geste inachevé.

STELLA

On ne t'a jamais demandé... vraiment. Papa, maman... moi. On a vu que tu t'éloignais. Que les lettres se faisaient rares. Puis plus rien. On a deviné... quelque chose. Une blessure. Mais on n'a pas insisté. Peut-être qu'on avait peur de ce qu'on allait découvrir. Peut-être qu'on aurait dû forcer la porte. T'arracher les mots, les cris.

VIOLETTE (un rire bref, saccadé, douloureux, qui résonne étrangement dans le silence de la cuisine)

Et qu'est-ce que vous auriez fait ? Entendu ? Réconforté avec des mots qui sonnent faux quand on a le cœur en cendres, quand l'âme est brûlée ?

Elle lève enfin les yeux, un feu sombre dans son regard, une lueur de colère et de désespoir.

Je suis tombée, Stella. Du haut de tout ce que je croyais être, de tout ce que j'avais bâti. De tout ce qu'on m'avait dit que j'étais. Et au lieu de me tendre la main, ils m'ont recouvert de terre. De boue. De mensonges. Pour que ça ne se voie pas. Pour que ça ne salisse pas leur joli monde, leur image.

STELLA (blême, la voix un souffle, un murmure de terreur)

Tu parles... de Daniel ? C'est lui qui... ? C'est lui le responsable de ta chute ?

Violette ne répond pas tout de suite. Son regard se perd, traverse la fenêtre, plonge dans la nuit noire, là où le ciel semble s'écraser sur la terre sans fin, un paysage d'abandon. Un frisson la parcourt, une secousse intérieure.

VIOLETTE (voix monocorde, comme récitant une leçon amère, apprise à ses dépens)

Il disait que j'étais sa lumière. Sa muse. La flamme qui éclairait sa vie terne.

Un rictus déforme ses lèvres, un sourire d'une amertume infinie.

Mais les gens, parfois... ils n'aimaient l'éclat que dans le noir complet. Pour se sentir moins seuls. Moins perdus. Et dès que le jour revenait, dès qu'il fallait affronter la vraie lumière... ils s'éloignaient. Ils clignaient des yeux. Ils trouvaient que la flamme était trop vive. Ou qu'elle vacillait de façon inquiétante, trop proche de la folie.

STELLA (la voix tremble, mais elle se lève, fait le tour de la table, s'approche enfin de Violette. Elle pose une main timide sur son épaule. Un contact électrique, une décharge émotionnelle)

Tu devrais hurler, Violette. Une bonne fois. Vider ta gorge de tout ce poison qui te ronge. Crier jusqu'à ce que les murs tremblent, jusqu'à ce que les glycines mortes s'envolent, emportées par la force de ton cri !

Pause, sa main serre légèrement l'épaule, un geste d'encouragement et de soutien.

Pas te taire jusqu'à te faire disparaître, petit à petit, comme un dessin sous la pluie qui s'efface.

VIOLETTE (ferme les yeux, comme submergée par le contact, la voix réduite à un murmure rauque, une plainte venue de loin)

Le cri... je l'ai gardé pour la nuit, Stella. Quand personne ne l'entend. Quand le monde dort. Il est là, dans ma gorge. Mais il ne sort pas. Il se déplace. Il va dans mes mains, mes bras... il cherche une sortie. Une issue.

Elle ouvre les yeux, un regard brûlant, intense, fixant Stella, une vérité nue.

Tu savais ça, toi ? Que le corps peut devenir un journal intime ? Que la peau peut raconter des histoires que la bouche refuse de dire ? Des histoires écrites avec des lignes fines, pâles... ou rouges, vives, quand le cri devient trop fort à contenir, quand la douleur explose ?

Stella retient son souffle. Son regard descend, lentement, inexorablement, vers les avant-bras de Violette, cachés par les manches trop longues de son chemisier. Violette ne bouge pas, immobile. Stella approche sa main libre, d'un geste infiniment lent, comme pour ne pas effaroucher une bête blessée, un oiseau tombé du nid. Elle effleure le poignet de sa sœur, remonte doucement la manche de quelques centimètres. Il y a là, furtivement, à la lumière dansante de la lampe, une cicatrice. Puis une autre. Des lignes fines, parallèles, pâles, comme des stigmates anciens, gravés dans la chair. Et plus haut, à peine visible, une autre, plus récente, à peine refermée, une blessure encore vive.

STELLA (un sanglot étouffé, un chuchotement déchiré, les larmes aux yeux)

Oh... ma sœur. Ma pauvre sœur.

Elle laisse glisser sa main le long du bras, un geste de compassion infinie, de découverte douloureuse.

Tu l'as fait seule... dans ce bruit-là. Dans ce silence-là. Tout ce noir... tu l'as traversé seule.

Elle serre un peu plus fort, sa voix se raffermir dans une promesse désespérée, une ancre.

Mais maintenant... tu n'es plus seule. Je suis là. Je suis là, Violette. Je te tiens.

Silence. Un silence lourd de larmes non versées, de reconnaissance mutuelle de la souffrance.

VIOLETTE (la voix s'efface, légère comme une feuille morte emportée par le vent nocturne)

C'est pas la faute, Stella. C'est l'absence. Le vide entre nous. Le fossé qu'on a laissé se creuser.

Pause, elle pose sa main sur celle de Stella, un contact froid, presque glaçant.

Et ça... c'est plus lourd à porter qu'un mensonge. Plus difficile à guérir qu'une cicatrice.

Une dernière bouffée d'air, venue des profondeurs de la maison, fait danser la flamme de la lampe à huile. Le verre d'eau tremble. Les deux sœurs restent là, figées dans ce geste de contact fragile, de lien retrouvé. Derrière elles, sur le mur, l'ombre déformée des glycines agitées par le vent se projette, immense, tremblante, comme une mémoire douloureuse en lambeaux qui veille sur elles, un fantôme protecteur.

Scène 6

La nuit s'est approfondie. Violette est couchée, mais ses yeux grands ouverts fixent le plafond où dansent les ombres projetées par la lampe à pétrole posée au sol, des fantômes familiers. Les glycines cognent régulièrement contre la vitre. Toc. Toc. Toc. Le bruit est entêtant, lancinant.

Stella entre sans frapper, un verre d'eau à la main, sa présence douce dans l'obscurité.

STELLA

Tu ne dors pas. Le lit est dur ? Ou... les ombres ? Ou les pensées qui tournent ?

VIOLETTE

Les deux. Et le bruit. Ces branches... comme des doigts qui grattent pour entrer, pour me tirer vers l'extérieur.

STELLA (s'approchant, posant le verre sur la petite table de nuit)

C'est leur langage. Elles parlent du vent qui était fort aujourd'hui. Du froid qui vient. Elles racontent... les années passées. Quand elles étaient vivantes, quand tout était léger.

VIOLETTE

Elles racontent aussi mon départ ? Et mon retour en loque ? Mon échec ?

STELLA (s'asseyant au bord du lit, la voix douce et apaisante)

Elles racontent tout. Sans jugement. Elles sont devenues l'histoire de cette maison. De notre famille. Tes cicatrices... (elle désigne le bras de Violette, sans le toucher) ... elles font partie de cette histoire maintenant. Pas seulement la tienne. La nôtre.

VIOLETTE (voix étouffée par l'émotion)

C'est une histoire laide. Pleine de douleur et de honte.

STELLA

Oui. Mais c'est la nôtre. Et maintenant qu'elle est là, entre nous... peut-être qu'on peut commencer à en tourner les pages. Ensemble. Une phrase à la fois. Un mot après l'autre.

Stella pose une main sur le front de Violette, un geste maternel oublié, plein de tendresse et de réconfort. Violette ferme les yeux, se laissant envahir par cette chaleur. Une larme coule silencieusement le long de sa joue. Le grattement des glycines semble s'apaiser, devenir un murmure plus doux, une berceuse pour la nuit. Le silence qui s'installe est différent. Moins hostile. Comme une trêve fragile, mais réelle.

Acte II

Scène 1

*La véranda, midi. Une lumière blanche, impitoyable, lacère les planches disjointes du plancher, faisant saillir chaque nœud du bois comme une cicatrice à vif, un rappel constant du temps qui passe. La chaleur est un étau, l'air immobile et lourd, sans un souffle. Le jardin dort sous une chape de poussière et d'abandon, les herbes folles jaunies figées dans une agonie lente, comme la vie elle-même. Le bourdonnement des mouches dessine une mélodie d'oubli, de torpeur. Violette, assise dans un vieux fauteuil d'osier qui grince à chaque mouvement, est à moitié cachée par le rideau de branches mortes des glycines, une silhouette estompée. Elle tient un livre ouvert sur ses genoux – *Les Fleurs du Mal* – mais ses yeux sont vides, fixant un point au loin où la terre brûlée rencontre le ciel laiteux, sans horizon. Beau est assis sur les marches, le dos tourné, aiguisant un grand couteau de boucher avec une pierre à huile. Le grattement régulier, hypnotique (shhrrk... shhrrk...) scande le silence, une bande sonore de l'immobilité. Ce n'est pas un vide, mais une nappe de plomb, chargée de curiosité mutuelle et de méfiance. Une attente.*

>

BEAU (sans se retourner, la voix rauque mais neutre, comme un constat)

Ça fait deux heures qu'il est ouvert, ce livre. T'as pas tourné une seule page.

Il arrête le mouvement du couteau, la lame miroitant cruellement sous le soleil, un éclat froid.

Les mots, ils te fuient ? Ou c'est le monde que t'essaies de fuir en plongeant dedans ? Un refuge en papier, illusoire ?

VIOLETTE (sursaute légèrement, comme tirée d'un rêve amer. Sa voix est lasse, usée)

Je guette... un bruit. Ou plutôt, une absence. Un moment sans mémoire qui cogne, qui me frappe sans relâche. Un trou dans le temps où rien ne pèse, où je peux respirer. Sous les glycines mortes... c'était censé être ça. Un abri.

BEAU (se retourne enfin, lentement. Ses yeux bleu délavé la scrutent dans la pénombre relative de la véranda. Presque ironique, un sourire amer au coin des lèvres)

Et t'as choisi ici pour ça ? Pour oublier ?

Un rire bref, sans humour, un simple souffle.

C'est pas un endroit pour oublier, Violette. C'est un endroit qui stocke. Comme un grenier poussiéreux, qui garde tout. Les douleurs, les regrets... ici, ils sèchent lentement, comme la viande dans l'ombre du hangar. Ils perdent l'eau, mais pas le goût. Jamais le goût.

Il repose la pierre et le couteau avec un soin excessif, un rituel millimétré. Se lève, s'étire, les articulations craquant comme du bois sec. Violette tourne enfin la tête vers lui, une ombre de défi dans ses yeux cernés, malgré sa fatigue.

VIOLETTE

Je ne suis pas venue pour effacer, Beau. Personne n'efface rien. Juste pour... poser ce qui m'écrase. L'alléger d'être seul à le porter. Même si c'est juste dans un coin de cette pièce, loin des regards.

Pause, elle observe ses mains calleuses, marquées par la vie, par les épreuves.

Vous... vous parlez peu. Mais vos gestes ont de la mémoire. Ils racontent une histoire. Celle de la terre. De la fatigue. De la résignation ? Ou d'une acceptation ?

BEAU (croise les bras sur son torse puissant, son regard est un poinçon, perçant)

La terre m'a appris une chose : ce qu'on ne dit pas, ce qu'on refoule, ça finit par pousser. Comme une mauvaise herbe, indésirable. Ou comme un chêne, solide et tordu, dont les racines plongent profond.

Il s'approche d'un pas, reste à distance, dominant la silhouette fragile de Violette.

Vous êtes arrivée avec du poids. Du silence lourd, qui sonne faux. Et des nerfs à fleur de peau, comme un cheval sauvage qu'on aurait maltraité. Ça se sent. Ça s'entend dans le souffle coupé.

VIOLETTE (redresse légèrement le dos, une lueur froide dans le regard, malgré la peur)

Et vous, avec votre façon de m'observer... comme on jauge un outil rouillé. Trop fragile pour la tâche. Bon seulement à rouiller un peu plus dans un coin, oublié.

Un sourire furtif, amer, presque moqueur.

Mais je ne suis pas à réparer, Beau. Ni à jeter. Juste à... laisser en paix. Dans mon coin. Avec mon poids. Mon fardeau.

BEAU

La paix, ça se mérite. Ici, c'est pas donné. C'est conquis. Ou volé, arraché à la terre.

Il fait un pas de plus. L'ombre des glycines le strie, le rend plus sombre.

Y a eu des gens avant vous. Des "Violettes" d'avant. Qui ont tenté de poser leurs bagages sur notre porche. Leurs sacs de misère.

Il la fixe intensément, ses yeux perçants.

Certains sont repartis plus légers. La maison leur avait donné un peu de sa force. D'autres... sont restés. Trop lourds. Ils ont alourdi les poutres. On les traîne encore, leurs fantômes hantent les lieux.

Un vent léger, brûlant, se lève soudain, balayant la véranda. Les glycines mortes se réveillent, frottent leurs squelettes contre le bois avec un crissement sinistre, puis retombent, inertes, épuisées.

VIOLETTE (se lève à son tour, fragile mais droite. Elle affronte son regard, défiante, brisée mais non vaincue)

Je suis entre les deux, peut-être. Trop cassée pour fuir encore, trop fière pour mendier un délestage. Trop pleine de cicatrices pour être légère, trop vivante pour être un fantôme silencieux.

BEAU (s'arrête à mi-distance. Ni menace, ni tendresse. Une vérité nue, rugueuse, assénée comme un coup)

Y a une chose que vous devriez savoir, Violette, avant que la terre ici ne vous colle trop à la peau, ne vous retienne.

Pause, il marque un temps d'arrêt.

La solitude... celle que vous cherchez, celle que vous fuyez... elle ne vous parle pas doucement. Elle vous creuse. Comme l'eau creuse la pierre. Lentement. Sûrement.

Et ici... elle creuse profond. Jusqu'à l'os. Jusqu'à l'âme, si vous en avez encore une qui résiste.

VIOLETTE (soutient son regard. Une lueur étrange, presque de défi, dans ses yeux sombres, une flamme renaissante)

Alors laissez-moi vous dire ça, Beau, l'homme qui lit la terre comme un livre ouvert, qui en connaît les secrets.

Si je me laisse creuser...

Elle pose une main sur sa poitrine, légèrement, comme pour sentir son propre cœur battre.

C'est peut-être qu'au fond du trou, il reste quelque chose que je veux voir. Quelque chose de vrai. De brut.

Même si c'est laid. Même si c'est noir comme le fond d'un puits sec.

Un silence lourd s'abat entre eux. Leurs regards restent accrochés, mesurant la profondeur de l'autre, les blessures invisibles. Le vent a cessé. Seules les mouches bourdonnent, indifférentes, une mélodie d'été écrasé.

Scène 2

La cuisine, après le dîner. Une lourdeur d'estomac et d'âme plane dans la pièce. La lampe suspendue projette une lumière jaunâtre et faible, avare, qui laisse les coins dans l'ombre, créant des recoins d'intimité forcée. Les assiettes sales s'entassent dans l'évier, ignorées, comme si personne n'avait la force de les toucher. L'air est chargé d'une fatigue électrique, d'une trêve précaire qui menace de se rompre au premier mot, à la première étincelle. Stella est debout près de l'évier, frottant mécaniquement la même assiette déjà propre, son regard perdu dans la nuit noire de la fenêtre, absente. Beau est assis à table, fixant le fond de

son verre de vin épais comme s'il y lisait son avenir, sombre et immuable. Violette, adossée au buffet, les bras croisés, observe le plafond, l'air absente mais tendue comme un fil, prête à rompre.

STELLA (voix trop forte dans le silence, tentative maladroite de briser la glace, une désespérée)

Il fait lourd... même la vaisselle semble suer ce soir. Comme si l'orage refusait d'éclater, de libérer la tension.

Elle pose l'assiette, sèche ses mains sur son tablier, nerveuse, cherchant une occupation.

Beau... tu pourrais au moins... dire une parole. À Violette. Une parole gentille. Ou... une parole tout court. Juste un bruit humain, pour rompre ce silence pesant.

BEAU (lève les yeux de son verre, lentement. Son regard balaie Violette sans chaleur, sans émotion)

Les mots gentils... je les garde pour les naissances, les bonnes récoltes. Les choses qui méritent d'être arrosées, d'être fêtées.

Il boit une gorgée, claque la langue, un son sec et dédaigneux.

Pas pour les fuites de ville. Les déroutes.

Regard appuyé sur Violette, un jugement silencieux.

Elle vient pas ici les mains vides, Stella. Elle traîne un sac de ruines. Et l'odeur de la brûlure, du passé calciné.

VIOLETTE (décroise les bras, se redresse, un éclair dans ses yeux. Sa voix est calme, mais tranchante comme la lame qu'il aiguisait, une provocation)

Et vous... vous croyez ne rien traîner, Beau ? Juste parce que votre silence est plus épais que le ciment de vos fondations ? Parce que vous enterrez vos décombres sous six pieds de terre labourée, espérant qu'ils disparaissent ?

Elle s'avance d'un pas, un pas déterminé.

La poussière, vous l'avez dans les yeux. Pas seulement sur vos bottes crasseuses. Elle vous aveugle sur ce que vous portez. Sur ce que vous faites porter à Stella, le poids de votre mutisme.

Stella se retourne vivement, essuie ses mains avec agitation, s'interpose physiquement entre eux, les mains tendues comme pour séparer des chiens qui se battent.

STELLA (voix montant, teintée de panique, de désespoir)

Arrêtez ! Arrêtez tous les deux ! Je veux pas... je veux pas qu'on se déchire ici ! Pas dans cette cuisine ! Pas dans cette maison !

Elle respire fort, essayant de se calmer, de reprendre le contrôle de ses émotions.

Je veux juste... qu'on respire le même air. Même s'il est vicié. Même s'il pue la peine et la colère. Ensemble. Sans se mordre, sans se détruire.

BEAU (se lève brusquement, faisant grincer sa chaise sur le carrelage. Sa voix est un grondement contenu, une menace sourde)

Y a pas assez de place dans cette maison pour trois passés en lambeaux ! Le sien, il prend toute la pièce ! Il sent le brûlé et la ville pourrie !

Il pointe un doigt accusateur vers Violette, la désignant comme la source de tout mal.

On n'est pas faits pour les regrets d'en haut, pour les chutes des gens qui croyaient voler ! Ici, on enterre nos fautes. Profond. Et on avance. Pas à pas. Sans se retourner. Sans pleurer sur l'ivraie, sur ce qui est perdu.

VIOLETTE (avance à son tour, défiante, pose ses mains à plat sur la table, les doigts écartés, comme pour ancrer sa colère. Son regard est de glace, impitoyable)

Mais moi, on m'a enterrée vivante, Beau ! À coups de rumeurs vicieuses ! De regards qui déshabillent et qui condamnent ! De jugements écrits dans le journal du coin comme une sentence, une condamnation publique !

Elle se penche vers lui, sa voix sifflante, pleine de rage contenue.

Et quand on vous pousse sous terre avant l'heure, que le noir vous avale, vous apprenez des choses. À respirer la boue. À sentir la pourriture monter. À comprendre que le silence des autres, c'est juste une autre pelle de terre sur la tête.

Silence de mort. Stella se tourne vers Violette, son visage décomposé par une peur viscérale – la peur de ne pas savoir, de ne pas pouvoir, de ne pas être à la hauteur de la douleur.

STELLA (tendant une main tremblante vers sa sœur, suppliante)

Violette... parle-moi. Juste à moi. Sans lui. Sans cette... cette colère qui ronge tout.

Pause, suppliante, les larmes au bord des yeux.

Peut-être que je pourrais... porter un peu de ce poids. Juste un bout. Le temps que tu reprennes souffle.

VIOLETTE (fixe Stella, un éclair de douleur pure dans les yeux, la blessure à vif)

Tu veux alléger ?

Un rire sec, horrible, déchirant.

Alors dis-moi pourquoi, Stella, dis-moi pourquoi quand tout s'est effondré, quand le monde m'a crachée dessus...

Elle frappe la table du plat de la main, faisant sauter le verre de Beau, le son résonne.

Pourquoi tu n'as pas tendu la main ? Pourquoi tu as laissé le silence faire le sale boulot ? Pourquoi ta voix s'est tue quand j'avais besoin d'un cri ?!

Stella chancelle comme si elle avait reçu un coup. Elle reste debout, mais son corps entier flanche, se ratatine sur elle-même. Son visage est livide, dévasté par la vérité de l'accusation, par la culpabilité. Elle lève une main vers sa bouche, comme pour étouffer un cri, mais aucun son ne sort. Ses yeux se remplissent de larmes, des larmes de remords et de douleur. Elle recule d'un pas, son dos heurte l'évier avec un bruit sourd. Son regard croise celui de Beau, un échange muet de souffrance. Il ne la soutient pas physiquement, mais son regard est ancré sur elle, un soutien silencieux.

BEAU (voix soudain plus grave, plus basse, inattendue dans son intensité, une sagesse brutale)

Parce qu'ici, Violette... l'amour se cache dans les gestes qui restent. Dans la vaisselle faite, dans le café brûlé, dans la chaise qui ne grince pas. Dans le quotidien.

Il regarde Stella, une lueur complexe dans les yeux, une forme de tendresse cachée.

Et parfois... l'absence de mots, c'est pas de l'indifférence. C'est un cri d'impuissance. Un hurlement qu'on retient dans sa gorge de peur qu'il ne tue tout ce qui reste. Tout ce qui fait tenir.

VIOLETTE (recule d'un pas, frappée par ses paroles, une compréhension nouvelle. Sa voix se brise, un filet)

Et moi... j'ai crié, Beau. J'ai hurlé dans le vide. Dans les lettres que je n'envoyais pas. Dans le noir de ma chambre en ville, étouffée par mes propres murs. Mais personne n'a entendu.

Des larmes silencieuses coulent le long de ses joues.

Peut-être que mes mots... ils dérangent trop la poussière bien rangée d'ici. Peut-être que mon bruit faisait peur, un bruit de chaos.

Dans le silence tendu qui suit, Stella, les mains tremblantes, tente de ramasser l'assiette qu'elle frottait. Le geste est maladroit. Elle la lâche. L'assiette explose sur le sol carrelé avec un bruit de détonation, assourdissant dans la pièce. Les éclats de faïence blanche jaillissent comme des larmes solides, des débris d'une paix brisée. Le choc résonne, interminable. Puis le silence revient. Plus lourd. Plus humide. Irrespirable. Les trois personnages sont figés, prisonniers de l'éclat de cette assiette brisée, symbole de la fragile paix domestique définitivement rompue.

Scène 3

La chambre de Violette. Nuit noire. Seule la lune, voilée, projette une lueur fantomatique à travers le rideau trop fin, dessinant sur les murs des formes mouvantes, inquiétantes, comme des ombres liquides. Une ampoule nue pend au bout d'un fil trop long, inerte, symbole d'une lumière absente. L'air est chargé d'insomnie et de choses indicibles. Violette est assise au bord du lit défait, le dos voûté, ses mains inertes sur ses genoux comme des oiseaux morts, incapables de voler. Stella est assise sur la chaise paillée, près d'elle, le corps raide, les mains serrées sur ses genoux, en

attente. Elle a frappé. Violette n'a pas répondu. Elle est entrée quand même, poussée par une urgence.

STELLA (voix très basse, raclée par l'émotion, chaque mot pesé comme une pierre précieuse)

Violette... tu... veux bien ? Veux bien me dire... ce qui s'est vraiment passé ? Là-bas ? Dans cette ville qui t'a détruite ?

Elle se penche légèrement en avant, son regard suppliant.

Je te vois... je te vois grésiller. Comme une ampoule qui va sauter, à bout de souffle. Comme une braise sous la cendre, prête à s'éteindre. Tu te consumes de l'intérieur. Dis-moi... dis-moi le feu. Dis-moi ce qui a tout brûlé.

VIOLETTE (long silence. On n'entend que le grattement obsédant des glycines contre la vitre, un métronome de la douleur. Puis, une voix presque inaudible, venue des profondeurs de sa souffrance)

Ils ont tout pris. Pas les objets. Pas l'appartement miteux. Les contours. Mes frontières.

Elle lève une main tremblante, trace des lignes invisibles dans l'air, des frontières détruites.

Mon nom. Ce qu'il signifiait. "Mademoiselle Lenoir, la prof de lettres". Effacé. Mes gestes... la façon de me tenir, de sourire aux élèves... salis. Mon regard même... ils l'ont transformé. En un regard de coupable. De folle. De... salope qui aurait profité, qui aurait perverti.

Un sanglot étouffé lui échappe, une blessure ouverte.

Et lui... Daniel. Il était là, au début. Plein de phrases douces comme du miel empoisonné. "Ma lumière", "mon phare". Des promesses écrites dans le ciel avec de jolis mots, des mirages.

Mais ensuite... quand la boue a commencé à gicler... quand le scandale a éclaté...

Elle s'interrompt, secouée par un frisson qui la traverse, un souvenir trop vif. Ses mains se referment lentement, comme pour étrangler une vérité trop douloureuse, la contenir.

STELLA (se rapprochant imperceptiblement sur sa chaise, la voix un murmure, un souffle d'encouragement)

Tu peux... parler doucement. Pas besoin de crier. Pas besoin de te battre avec les phrases. Dis les morceaux. Un par un. Je les ramasserai. Je les tiendrai. Je t'aiderai à les assembler.

VIOLETTE (fixe ses mains serrées, comme hypnotisée par la douleur qu'elles contiennent)

Je ne parle pas, Stella. Je recolle. Les morceaux de verre. Ceux de ma vie.

Elle inspire profondément, un son rauque, comme un corps qui peine à respirer.

Il y a eu... ces lettres. Dans mon casier. Au lycée. Des mots anonymes. Torrides. Pervers. Des descriptions... de choses que je n'aurais jamais faites. Avec lui. Un élève. Antoine. Seize ans. Timide. Perdu.

Elle lève les yeux vers Stella, son regard est un abîme de désespoir.

Je l'aidais, Stella. Juste ça. Il écrivait bien. Il avait du mal à la maison. Je... je me suis reconnue en lui, j'ai vu ma propre solitude. Il s'est un peu trop accroché, j'ai vu son désespoir grandir. Je l'ai senti, ce glissement, mais j'ai voulu croire que ma bienveillance suffisait. Je suis restée trop longtemps dans les ombres, avec les élèves perdus.

Pause, sa voix se brise, un sanglot sec.

Et puis... les rumeurs. Les regards en coin. Les sourires en coulisse. La direction qui "suit l'affaire", qui enquête. Et lui, Antoine... lui aussi a disparu. Pas comme Daniel. Il s'est fondu dans l'ombre de sa famille, ils l'ont retiré du lycée. Je me suis souvent demandé s'il allait bien, s'il avait compris ce qui s'était passé. S'il me haïssait. Je n'ai jamais su. Ce silence autour de son départ, c'est une autre plaie.

Et Daniel...

Elle serre les poings jusqu'à ce que les jointures blanchissent, une rage impuissante.

Il n'a pas cherché à comprendre. Il a demandé : "C'est vrai ?". Juste ça. "C'est vrai ?". Comme si le doute était possible. Comme si je pouvais...

Un hoquet la secoue, une convulsion.

Il a disparu. Du jour au lendemain. Blocage sur le portable. Porte close. Comme si... j'étais la tache qu'il ne voulait pas sur sa réputation de petit éditeur prometteur. Comme si j'étais devenue... contagieuse.

Elle se lève d'un geste brusque, mécanique. Son corps semble désarticulé, en déséquilibre, à l'écoute d'un bourdonnement intérieur qui l'aspire, un vide. Elle arpente la petite pièce, fantôme agité, prisonnière de ses souvenirs.

VIOLETTE (voix monocorde, comme en transe, les mots s'échappant d'elle sans contrôle)

Après... ce fut l'article. Dans le "Petit Journal Local". En page trois. "Une enseignante suspendue". Pas de nom complet. Juste "V. L.". Mais assez pour que tout le quartier comprenne. Une photo floue, volée, de moi sortant du lycée, l'air hagard, le regard perdu. Et un titre... "Dérives : Quand le mentorat bascule".

Elle s'arrête net, face à la fenêtre, tapotant la vitre où les glycines cognent, comme pour faire taire ce bruit.

La bascule... c'était moi. Tombée. Dans le vide.

Elle se retourne lentement vers Stella, un sourire effrayant de détresse sur les lèvres, un masque de douleur.

Depuis, je reste dans le creux. Au fond. Je m'enfonce... doucement. Dans la honte. Dans le silence. Dans l'oubli.

Et parfois... quand le noir est trop épais, quand le vide hurle trop fort...

Elle tend le bras gauche, lentement, dramatiquement, roule la manche de son pyjama, révélant ses secrets.

... je gratte. Pour faire un peu de lumière. Ou pour faire sortir le poison. Pour sentir que je suis encore vivante. Je ne sais plus.

À la lueur lunaire, Stella voit. Plusieurs lignes fines, parallèles, pâles, anciennes, tracées sur l'avant-bras, des marques du temps. Et plus haut, près du coude, une autre. Plus récente. Plus profonde. Mal refermée. Une ligne rougeâtre, en relief, comme un stigmate brûlant, une blessure qui ne guérit pas. Stella se lève d'un bond. Un gémissement lui échappe. Elle s'approche, les mains tremblantes tendues, sans oser toucher, craignant de briser ce qui reste.

STELLA (sanglots étouffés, un chuchotement déchiré, les larmes coulant librement)

Oh... ma sœur. Ma pauvre, pauvre sœur.

Elle laisse glisser sa main le long du bras, un geste de compassion infinie, de découverte douloureuse.

Tu l'as fait seule... dans ce bruit-là. Dans ce silence-là. Tout ce noir... tu l'as traversé seule.

Elle serre un peu plus fort, sa voix se raffermi dans une promesse désespérée, une ancre.

Mais maintenant... tu n'es plus seule. Je suis là. Je suis là, Violette. Je te tiens.

Silence. Un silence lourd de larmes non versées, de reconnaissance mutuelle de la souffrance.

VIOLETTE (la voix s'efface, légère comme une feuille morte emportée par le vent nocturne)

C'est pas la faute, Stella. C'est l'absence. Le vide entre nous. Le fossé qu'on a laissé se creuser.

Pause, elle pose sa main sur celle de Stella, un contact froid, presque glaçant.

Et ça... c'est plus lourd à porter qu'un mensonge. Plus difficile à guérir qu'une cicatrice.

Une dernière bouffée d'air, venue des profondeurs de la maison, fait danser la flamme de la lampe à huile. Le verre d'eau tremble. Les deux sœurs restent là, figées dans ce geste de contact fragile, de lien retrouvé. Derrière elles, sur le mur, l'ombre déformée des glycines agitées par le vent se projette, immense, tremblante, comme une mémoire douloureuse en lambeaux qui veille sur elles, un fantôme protecteur.

Scène 4

Quelques heures plus tard. L'aube pointe à peine, grise et froide, à travers la fenêtre de la chambre. Violette est assise sur le lit, enveloppée dans une couverture, regardant par la fenêtre le jardin noyé dans la brume matinale, un voile mystérieux. Stella est assise par terre, adossée au lit, la tête posée contre la hanche de sa sœur. Elles ne dorment pas. Elles veillent, ensemble, dans ce silence nouveau.

STELLA (voix ensommeillée, rauque, un murmure dans la pénombre)

Tu te souviens... quand on avait peur du noir ? On se cachait sous la même couverture. On faisait une tente. On se racontait des histoires de fées dans les glycines. Elles avaient des ailes violettes, des robes de lumière.

VIOLETTE (un souffle, presque un rire, teinté de tendresse)

Oui. Et on croyait que leur parfum chassait les monstres. Que rien ne pouvait nous atteindre.

Un silence. Sa main descend, cherche celle de Stella, l'enlace faiblement, un lien retrouvé.

C'était avant que les monstres ne deviennent réels. Avant qu'ils ne s'appellent méchanceté. Ou abandon. Ou... Daniel.

STELLA (serre la main de Violette, un geste protecteur)

Les monstres sont toujours là. Mais sous la couverture... on est encore deux. On peut encore leur faire peur. En attendant le jour. En attendant la lumière.

Violette ne répond pas. Elle pose sa joue sur la tête de Stella. Un geste de protection, d'acceptation. La première lueur de l'aube efface lentement les ombres de la nuit, rendant les glycines fantomatiques. Leur grattement semble moins menaçant. Comme une berceuse. La trêve, fragile, tient jusqu'au lever du jour. Un nouveau jour.

Acte III

Scène 1

Le salon baigne dans une lumière de fin du monde. Le jour agonise lentement, traînant des traînées de gris et de violet sales sur les murs, des couleurs de deuil. La pièce semble suspendue dans l'ambre d'un crépuscule éternel, figée dans le temps. Violette tourne en rond autour de la table en chêne massif, sa robe froissée accrochant les angles de meubles comme un reproche, chaque mouvement un signe de son agitation. Entre ses doigts, une lettre froissée, lue et relue jusqu'à l'obsession, les mots gravés dans sa mémoire. L'en-tête "Daniel Laurent, Éditions de la Lune" semble brûler le papier, une marque infamante.

Toc. Toc. Toc.

Le grattement des glycines contre la fenêtre nord scande sa marche, un bruit régulier, lancinant, comme le tic-tac d'une horloge. Le vent, qui s'était apaisé pendant la nuit de la révélation, semble reprendre des forces, soulevant la poussière fine du sol et la faisant danser comme des particules de chagrin.

VIOLETTE (à mi-voix, s'adressant au vide, à un fantôme)

"Il viendra." Trois mots. Trois mots griffonnés à la hâte au dos d'une facture. Une promesse dérisoire.

Elle presse la lettre contre sa poitrine, comme pour y chercher un dernier réconfort, une dernière illusion.

J'y ai cru. Comme une idiote croit aux mirages... qui scintillent au loin.

Mais les oasis sont des leurres. Elles ne désaltèrent que les fous, celles qui ne connaissent pas la vérité.

STELLA entre, portant une tasse fumante de tisane. Ses traits sont tirés, ses yeux cernés d'ombres violettes par les nuits sans sommeil. Sa main tremble légèrement en posant la tasse. Elle ramasse un petit éclat de faïence de l'assiette brisée du jour d'avant, le serre dans sa paume, un geste inconscient de pénitence.

STELLA (voix rauque de fatigue et d'inquiétude)

Trois jours, Violette. Trois jours à guetter la poussière sur la route, à espérer un signe.

Tu grignotes à peine. Tu trembles comme une feuille morte au vent.

Elle pose la tasse sur la table, le bruit résonne dans le silence.

Lâche ce rêve. Avant qu'il ne te dévore entièrement, qu'il ne te consume. Le vent se lève, il ne porte pas les bonnes nouvelles, juste le poids de ce qui s'éloigne.

VIOLETTE (se retournant brusquement, les yeux fiévreux, une lueur de folie dans son regard)

Non !

L'espoir ne se lâche pas... il s'arrache ! On le lui arrache des mains.

Et tant qu'une fibre tient... je tiendrai. Même si elle me coupe les doigts, même si elle me fait souffrir.

Un éclair zèbre le ciel, illuminant la pièce d'une lueur spectrale, puis la plongeant à nouveau dans la pénombre. Violette se fige, les pupilles dilatées, comme si elle voyait un présage. Le roulement lointain du tonnerre gronde, une résonance de sa propre angoisse.

VIOLETTE (comme en transe, les mots s'échappant d'elle)

Il m'appelait "mon rossignol brisé".

Disait que mes chants méritaient des cathédrales...

Un rire amer, une plainte déchirante.

Sans doute a-t-il bâti son église ailleurs. Avec d'autres pierres. Avec d'autres rossignols, d'autres promesses.

Beau entre, ruisselant de pluie, le visage ruisselant. Il jette sa casquette trempée sur le buffet, un geste lourd. Son regard croise celui de Violette, lourd, implacable, sans appel. Une traînée de boue s'étend de ses bottes, marquant le sol impeccable, un désordre physique qui répond au chaos intérieur.

BEAU

C'est fini.

Marié samedi. Fille du notaire Dubois. Une bonne famille.

Un silence de mort s'abat sur la pièce, écrasant. Violette ne respire plus.

Je les ai vus à l'église. Elle riait jaune. Lui... fixait ses souliers. De honte. Il avait l'air de porter un costume trop grand, mal à l'aise dans cette parodie de bonheur. Un pantin.

Le temps se fige. Violette ne bronche pas. Puis, lentement, ses doigts se desserrent. La lettre tombe en tournoyant sur le sol, une plume morte. Elle s'affaisse sur la chaise de Beau, ses mains remontant en coupe autour de son ventre comme pour contenir une hémorragie invisible, une blessure interne.

VIOLETTE (voix de cendres, un murmure à peine audible)

Alors je suis l'erreur de calcul.

Le zéro qui fausse l'addition.

La tâche d'encre sur le contrat, indélébile.

STELLA (s'agenouillant devant elle, mains tremblantes en suspens, sans oser toucher, mais le regard plein de compassion)

Tu n'es pas une tâche, Violette.

Tu es... la marge.

L'endroit où les mots respirent quand les lignes étouffent, l'espace de la liberté.

BEAU (s'approchant, sa main calleuse effleurant le dossier de la chaise, un geste inattendu de réconfort)

Et si la page est trop pleine...

Il reste la terre. Pas celle qu'on fuit.

Celle qui attend. Patient. Comme un livre ouvert, prêt à recevoir une nouvelle histoire.

Violette lève les yeux. Deux ruisseaux silencieux creusent des sillons dans sa poussière. Elle se lève d'un bloc, franchit la porte, son corps raide. La lettre gît sur le sol, tache blanche dans la pénombre, témoin silencieux d'une promesse brisée. Les derniers rayons du soleil couchant se glissent sous le porche, illuminant un instant la lettre abandonnée, avant que la nuit ne l'engloutisse.

Scène 2

La cuisine, nuit noire. Violette est assise par terre, le dos contre le fourneau froid, l'immobilité des objets l'entourant. Stella entre, deux verres de gnôle à la main, leur cliquetis brisant le silence. Elle glisse un verre vers sa sœur et s'assoit à ses côtés, sur le sol froid, une complicité nouvelle.

STELLA

La dernière bouteille de père.

Il disait que ça cautérise les plaies. Les brûlures.

VIOLETTE (saisissant le verre, le cognant contre celui de Stella, un son sec)

Aux plaies qui refusent de se fermer. À celles qui saignent encore.

Elles boivent d'un trait. L'alcool coule comme du feu dans leurs gorges, un feu qui ne réchauffe pas, mais brûle. Stella sort un paquet de lettres liées par un ruban fané, usé par le temps.

STELLA

J'ai écrit. Toutes les semaines. Pendant deux ans. Quand tu es partie.

Rendant les lettres intactes, non ouvertes.

"Retour à l'expéditeur". Toujours. Sans un mot.

VIOLETTE (tremblant, saisie d'émotion)

Je les croyais parties... comme le reste. Jetées, oubliées.

STELLA

Rien ne part. Tout se transforme. Même dans le silence.

Même la honte. Même la peur. Elles se transmutent.

Elle prend la main de Violette, la serre.

Ton couteau... donne-le-moi.

Violette hésite, puis sort un canif de sa poche, le manche usé. Stella le prend sans un mot et le jette dans le poêle. Un métal tinte contre la fonte, un bruit définitif.

STELLA

Demain... on ira chercher un vrai cahier.

Pour écrire tes histoires. Celles que tu n'as pas dites. Celles que tu n'as jamais pu raconter.

Avec des mots à toi. Pas ceux des autres. Pas ceux qui t'ont blessée.

Le silence qui suit n'est plus un vide. C'est un territoire partagé, un espace de réconciliation. C'est la promesse d'une histoire qui s'écrit, ensemble.

Scène 3

La chambre de Violette. La lampe à pétrole projette des ombres dansantes sur les murs suintants d'humidité. Violette est recroquevillée sur le lit, enfouie sous un amas de couvertures, tremblante. Le vent hurle, un cri sauvage qui arrache des ardoises du toit. CRAC ! Une branche de glycine transperce la vitre, projetant des éclats de verre et un souffle glacé dans la pièce, une intrusion violente. Les murs semblent gémir sous la force du vent, la vieille maison lutte, comme les âmes qui l'habitent.

VIOLETTE (tremblante, fixant la branche tordue, menaçante)

Je rêvais d'un silence pur...

Mais le silence ici est plein de dents.

Il mâche les os des souvenirs. Il les broie.

Beau entre, une planche à la main, sa silhouette massive se découpant sur la porte. Sans un mot, il bouche la fenêtre éventrée, clouant la planche, un geste efficace. Son visage ruisselle de pluie et de sueur, le regard sombre mais déterminé. Il pose la lampe près du lit, apportant une lumière réconfortante. Le clou enfoncé dans le bois résonne comme un coup de marteau sur le destin, une décision irrévocable.

BEAU

Je reste dix minutes.

Pas pour parler. Pour colmater les brèches. Pour te protéger.

VIOLETTE (émergeant des couvertures, sa voix hésitante)

Dix minutes de présence...

C'est un siècle pour ceux qui ont appris à vivre en creux. Dans le vide.

Il s'assoit au bord du lit, ses bottes crottées tachant le couvre-lit, indifférent. Il sort un mouchoir de toile, essuie méthodiquement ses mains, un rituel simple. Le vent siffle à travers les interstices de la planche nouvellement posée, un rappel constant de la tempête extérieure.

BEAU

J'ai vu des terres brûlées.

Des récoltes pourries par la grêle.

Des bêtes crevées de soif.

Il la regarde enfin, ses yeux bleus délavés la scrutent avec une intensité nouvelle.

Mais rien... rien n'est plus dur qu'une âme qu'on force à se croire stérile.
Qu'on empêche de s'épanouir.

VIOLETTE (ricanement rauque, un souffle amer)

Et cette maison serait un refuge ?

C'est un cercueil debout ! Chaque pièce sent le renfermé ! L'odeur de la mort.

BEAU (se penchant, voix sourde, pleine d'une gravité inattendue)

C'est pas un palais. C'est un abri. Un lieu pour se reconstruire.

Et toi... t'es pas une mauvaise herbe.

T'es une terre en jachère. Prête à revivre.

Il tend une main calleuse, marquée par le travail de la terre, un geste d'offrande.

Laisse-toi juste... retourner. Doucement. Sans te brusquer.

Un silence. La pluie redouble, un bruit assourdissant sur le toit. Violette regarde sa main tendue comme une embuscade, une offre qu'elle ne comprend pas encore tout à fait. La lumière de la lampe vacille, projetant des ombres instables, comme les incertitudes qui l'assaillent.

VIOLETTE

Et si je ne veux plus pousser ?

Si je veux juste... être la friche ? Stérile et oubliée ?

BEAU (les doigts tremblant imperceptiblement, une émotion rare affleure)

Alors laisse au moins un vieux fou croire qu'un jour...

Un seul brin d'herbe pourrait pointer. Une fleur, peut-être.

Il avoue soudain, sa voix à peine un murmure, le secret de son cœur.

Ma fille... elle avait tes yeux. Ses cheveux étaient d'un châtain si clair qu'ils semblaient contenir le soleil. Elle aimait les histoires. Comme toi.

Violette retient son souffle, frappée par la révélation. Beau se lève brusquement, lui tourne le dos. Il s'approche de la fenêtre obstruée par la planche, passe sa main sur le bois, comme pour sentir la force du vent qui gronde au-dehors.

BEAU (dos tourné, la voix étranglée par l'émotion contenue)

Méningite. Sept ans. Juste après son anniversaire. Un matin, elle ne s'est pas réveillée. La terre l'a prise trop vite.

Stella... elle garde sa poupée dans l'armoire du haut. Le seul souvenir qui reste intact. Moi, je jardine sur sa tombe. Pour la maintenir vivante. Pour que la terre ne l'oublie pas tout à fait. Pour qu'elle sente que quelqu'un veille encore sur elle.

Violette se lève. Elle effleure son épaule, un contact léger. Il se retourne, son visage raviné par des larmes qu'il ne laisse jamais couler, des sillons de douleur. Ses yeux, habituellement si durs, sont embués d'une tristesse infinie.

VIOLETTE

Je ne promets pas de fleurir.

Mais ce champ voisin...

Il fait moins froid que la ville. Moins hostile. Et peut-être que je pourrais... y trouver un écho. Une graine à semer, pour elle.

Leurs mains se frôlent. Un contact de loques, de peaux abîmées. Un pacte silencieux. Une promesse. Le vent commence à faiblir, le hurlement se transforme en un long soupir. Les gouttes de pluie claquent moins violemment. La tempête, intérieure et extérieure, semble s'éloigner.

Scène 4

L'aube est une plaie grise sur le porche. Les glycines trempées pendent comme des cordes de pendus, leurs branches sombres dessinant des motifs lugubres. Violette, debout dans sa robe propre, son corps léger, observe la route, son regard tourné vers l'avenir. Stella ajuste son col, un geste de mère pour une enfant qui part en exil, un geste de protection. Ses doigts tremblent encore légèrement, mais son visage est empreint d'une résignation sereine, celle d'avoir offert tout ce qu'elle pouvait.

VROUM...

Une ambulance grise s'arrête devant la maison, ses phares perçant le brouillard. L'infirmière, visage de cire, ouvre la portière, son expression neutre.

L'INFIRMIÈRE (ton neutre, professionnel)

Transfert pour "Les Glycines Blanches". Prête ? Pour un nouveau départ ?

Violette embrasse Stella. Un baiser qui dure trois souffles, un échange d'amour silencieux.

VIOLETTE (murmure, sa voix pleine d'émotion)

Tu as été le radeau.

Merci de ne pas m'avoir noyée. De m'avoir sauvée. Et d'avoir ramassé les morceaux, même les plus petits, les plus coupants.

STELLA (serrant ses mains glacées, ses propres larmes aux yeux)

Tu étais l'ancre.

Sans toi... j'aurais dérivé. À la dérive. Et merci de m'avoir fait regarder les ombres, même les miennes.

Beau sort de l'ombre de la maison, tenant un pot de terre cuite. À l'intérieur, une bouture de glycine rachitique, petite et fragile, mais pleine de promesse. Son visage est toujours buriné, mais ses yeux trahissent une nouvelle lumière, une forme de paix.

BEAU

Prends ça. Les racines tiennent. Elles s'accrochent à la terre. Tu sauras la faire pousser.

VIOLETTE (prenant le pot, ses doigts effleurant les jeunes feuilles)

L'homme de poussière...

Vous m'avez appris que même le sable porte des graines. Que la vie peut jaillir de n'importe où. Et que les silences... peuvent parfois être plus doux que les mots, quand ils sont partagés.

Elle monte dans l'ambulance, un dernier regard vers la maison. L'infirmière referme la portière. À travers la vitre teintée, son visage n'est plus qu'une tache pâle, un souvenir qui s'estompe.

Stella tombe à genoux dans la boue, son corps lâche, épuisé par l'émotion. Beau pose une main sur son épaule, un soutien silencieux. Il ne la relève pas, il la laisse ressentir, une marque de respect pour sa douleur. Puis, il s'agenouille lui aussi, près d'elle, sans la toucher, mais partageant le poids. Le sol humide et froid sous leurs genoux.

Le moteur rugit. L'ambulance disparaît dans le brouillard matinal, emportant Violette vers un nouvel horizon.

Le porche reste vide. Le pot abandonné au pied des glycines mortes. Une pousse verte, fragile, perce la terre grise, symbole d'une vie nouvelle, d'un espoir qui renaît. Un minuscule bourgeon violet commence à apparaître sur la bouture, à peine visible.

NOIR

Épilogue (Projection sur le rideau de fermeture)

"Quinze ans plus tard. La maison est vide. Les glycines ont repoussé, violemment violettes, leurs grappes lourdes et parfumées. Le porche est fleuri. Sur la table de la véranda, un livre, son titre clair et fier : "À l'ombre des glycines" par Violette Lenoir. Dédicace : "Pour Stella, qui a tenu les pages et m'a appris la résilience. Pour Beau, qui a retourné la terre de mon âme et a semé l'espoir. Pour les cicatrices qui deviennent racines et portent la vie. Et pour Antoine, en espérant que lui aussi, il a trouvé sa lumière."

ANNEXES

Fiche Personnages

1. Violette

Rôle dans l'intrigue : Personnage central, catalyseur du drame familial et vecteur principal de l'exploration des thèmes de la honte, du traumatisme et de la reconstruction. Son retour force la confrontation avec un passé enfoui.

Âge : Environ 40-45 ans (à déterminer précisément si besoin, mais l'idée est qu'elle est une femme dans la fleur de l'âge, dont la vie a été brisée prématurément).

Apparence physique : Silhouette fragile et légèrement voûtée, comme si elle portait un poids invisible. Traits tirés, yeux souvent cernés d'ombres, mais capables de lueurs intenses, de défi ou de douleur. Peut-être des gestes hésitants, des tressaillements. Sa peau porte des cicatrices discrètes mais visibles sur les avant-bras, témoignages silencieux de ses souffrances. Elle est vêtue simplement, presque comme un fantôme, avec des vêtements qui cachent plus qu'ils ne révèlent.

Caractère et personnalité :

Blessée et introvertie : Profondément marquée par le scandale et l'abandon, elle est initialement repliée sur elle-même, fuyant le contact et les jugements.

Digne et résiliente : Malgré sa fragilité apparente, elle possède une force intérieure indéniable. Elle ne cherche pas la pitié, mais une forme de reconnaissance de sa souffrance. Elle est capable de tenir tête, même à Beau.

Sensible et poétique : Ancienne professeure de lettres, elle a une sensibilité artistique et un amour des mots qui transparaissent dans ses rares prises de parole. Elle perçoit le monde avec une profondeur philosophique, même dans la douleur.

En quête de vérité : Son retour n'est pas seulement une fuite, mais une recherche de réponses, de fermeture, et peut-être d'une réconciliation avec son passé et sa famille.

Parcours et histoire (éléments clés révélés dans la pièce) :

Ancienne professeure de lettres en ville, brillante et passionnée.

Impliquée (innocemment) dans un scandale avec un élève (Antoine), manipulée par un amour toxique (Daniel).

Humiliée publiquement par un article de journal et abandonnée par son compagnon.

A sombré dans une profonde dépression, marquée par l'automutilation comme exutoire à sa douleur.

A rompu tout contact avec sa famille pendant des années.

Relations :

Avec Stella : Relation complexe, empreinte d'amour sororal mais aussi de reproches silencieux et de la douleur de l'abandon passé. Stella est sa seule véritable ancre.

Avec Beau : Relation tendue et conflictuelle au début. Beau représente l'autorité masculine, le jugement implicite et la rudesse de la terre. Leur confrontation est une étape clé de la pièce, révélant une souffrance partagée et un respect mutuel inattendu.

Arc dramatique : Passer de la résignation et du repli à une forme de libération par la parole et la réconciliation, acceptant ses cicatrices comme partie intégrante de son identité et choisissant la vie.

2. Stella

Rôle dans l'intrigue : Gardienne du foyer et de la mémoire familiale. Elle est le pont fragile entre le passé douloureux et la possibilité d'une reconstruction. Elle incarne la loyauté et la compassion.

Âge : Environ 60-65 ans (quelques années l'aînée de Violette, sœur de Beau).

Apparence physique : Femme de la terre, aux mains calleuses et au visage marqué par le labeur et le temps. Son regard est empreint d'une fatigue profonde mais aussi d'une bonté infinie et d'une force tranquille. Ses gestes sont lents, précis, empreints d'une routine rassurante. Elle porte un tablier, signe de son rôle central dans l'entretien de la maison.

Caractère et personnalité :

Patiente et endurente : Elle a supporté seule le poids de la maison, des parents vieillissants, et de l'absence de Violette.

Empathique et compatissante : Malgré ses propres peurs et ses limites, elle est celle qui tend la main, qui cherche à comprendre et à apaiser.

Coupable et regrettant : Elle porte la culpabilité de ne pas avoir su ou pu agir lors du départ de Violette, une blessure qu'elle exprime par des gestes plus que par des mots.

Ancrée dans le quotidien : Elle trouve son réconfort et son sens dans les gestes simples de la vie domestique et dans la nature.

Parcours et histoire :

Est restée au foyer pour s'occuper de ses parents et de la maison après le départ de Violette et la perte de leur sœur cadette.

A vécu dans l'attente silencieuse du retour de Violette, continuant à lui écrire des lettres non ouvertes.

Porte le chagrin de la perte de sa jeune sœur, un secret partagé uniquement avec Beau.

Relations :

Avec Violette : Relation de tendresse profonde et de remords. Elle est le premier refuge de Violette et celle qui l'encourage à parler. Elle incarne la douceur et le soutien inconditionnel.

Avec Beau : Relation de complicité silencieuse et de soutien mutuel face aux épreuves. Ils partagent le poids des souvenirs et la gestion de la maison.

Arc dramatique : Passer de la culpabilité silencieuse à l'expression de ses regrets et à une réconciliation active avec Violette, trouvant sa propre forme de libération.

3. Beau

Rôle dans l'intrigue : L'homme de la terre, le pilier masculin de la famille, qui incarne la dureté apparente, la vérité brutale mais aussi une sagesse ancrée et une force protectrice inattendue.

Âge : Environ 60-65 ans (frère de Stella).

Apparence physique : Silhouette massive, corps musclé et tassé par le labeur des champs. Visage buriné par le soleil et le vent, marqué de rides profondes. Yeux d'un bleu délavé, perçants, capables de juger mais aussi de révéler une profonde tristesse. Ses mains sont calleuses, fortes, habituées à la terre et aux outils. Il porte des vêtements de travail usés.

Caractère et personnalité :

Taiseux et observateur : Il parle peu, préférant observer et agir. Son silence est souvent lourd de sens.

Rugueux et direct : Il ne mâche pas ses mots, privilégiant la vérité brute, quitte à blesser. Il n'a pas de patience pour les faux-semblants ou la faiblesse perçue.

Ancré dans la terre : Sa vie est inextricablement liée à la terre, qui est à la fois sa force et son refuge. Il en tire une philosophie de vie simple mais profonde.

Garde un chagrin secret : Sous sa carapace de rudesse se cache une profonde douleur liée à la perte d'une fille, qui le rend plus complexe et paradoxalement plus humain.

Protecteur à sa manière : Malgré ses paroles dures, ses gestes (colmatage de la brèche, offre de la bouture) révèlent un instinct protecteur et une capacité d'amour non exprimée verbalement.

Parcours et histoire :

A repris la ferme familiale et s'est consacré à la terre.

A perdu sa fille jeune (méningite à 7 ans), une tragédie qui l'a endurci et fermé.

A assisté au déclin de ses parents et à l'éloignement de Violette, tout en restant ancré dans le lieu.

Relations :

Avec Violette : Relation initialement confrontante, pleine de reproches implicites et de défis. Il la pousse à affronter sa douleur. Leur interaction est la plus directe et la plus percutante.

Avec Stella : Relation de soutien mutuel et de complicité silencieuse. Ils partagent le poids de la maison et de la mémoire.

Arc dramatique : Révéler sa propre vulnérabilité et sa souffrance secrète, permettant ainsi une forme de réconciliation avec Violette et une acceptation de la complexité des liens familiaux. Il apprend à exprimer, à sa manière, un amour qu'il croyait avoir enterré.

Analyse Littéraire

La pièce "À L'OMBRE DES GLYCINES" se déploie comme un drame intime et psychologique, s'inscrivant dans la lignée d'une dramaturgie contemporaine qui sonde les profondeurs de l'âme humaine et les dynamiques complexes des relations familiales. L'œuvre, portée par un style à la fois poétique et incisif, transcende le simple récit d'une tragédie personnelle pour aborder des thèmes universels tels que le traumatisme, la honte, le pardon et la reconstruction, le tout ancré dans un espace symbolique fort.

I. L'Espace : Un Lieu-Mémoire et un Personnage à Part Entière

La maison et ses alentours ne sont pas de simples décors ; ils fonctionnent comme un véritable lieu-mémoire au sens de Pierre Nora (1984), où l'histoire familiale et les traumatismes s'inscrivent dans chaque recoin.

La maison comme corps souffrant : Dès les premières descriptions, la maison est animée, ses planches "gémissent", les murs "tremblent", elle "suinte l'humidité". Elle reflète l'état intérieur de ses habitants, portant les stigmates des années et des peines. Elle est un huis clos non seulement physique mais aussi psychologique, où les personnages sont contraints d'affronter ce qu'ils ont fui ou tu. Cette claustrophobie spatiale amplifie la tension dramatique et force la confrontation.

Les glycines : du symbole de vie au stigmaté de mort : Les glycines sont le symbole le plus puissant et le plus évolutif de la pièce. Initialement associées à l'innocence et à la protection ("on se cachait dessous"), elles deviennent des "squelettes grisâtres", des "loques" frottant la véranda "avec un bruit d'os secs". Elles incarnent la déchéance, le passé révolu, le traumatisme. Leur grattement incessant contre les vitres agit comme un leitmotiv sonore, une mélodie lancinante de la mémoire qui refuse de se taire. Leur renaissance finale dans l'épilogue, "violemment violettes", et le "minuscule bourgeon" sur la bouture, symbolisent de manière éclatante la résilience et la capacité de la vie à repousser, même après la mort apparente. Ce motif rappelle la dialectique de la ruine et de la renaissance souvent explorée dans la littérature post-traumatique.

La terre : ancrage et purification : La terre est omniprésente, non seulement comme élément du décor (champs en friche, boue) mais comme principe philosophique. Beau en est le dépositaire : elle "pompe les hommes jusqu'à l'os" mais "garde tout", "ne lâche rien". Elle est le lieu où l'on enterre les

fautes, où l'on se vide, mais aussi le lieu de l'ancrage, du retour aux sources et de la possibilité d'une nouvelle graine. Elle représente la vérité brute et la constance, contrastant avec l'artifice et la superficialité de la ville.

II. Les Personnages : Une Polyphonie de la Souffrance et de la Résilience

La force de la pièce réside dans la profondeur psychologique et la dynamique relationnelle de ses trois personnages principaux, chacun incarnant une facette de la manière d'appréhender le passé et la souffrance.

Violette : Le corps comme archive et l'âme en jachère : Violette est l'incarnation du traumatisme. Son corps est une archive de la souffrance, ses "cicatrices" sur les bras étant les "lignes fines, parallèles" d'une écriture silencieuse, les "histoires que la bouche refuse de dire". Son mutisme initial et sa fragilité extrême ("fêlée", "grésiller comme une ampoule") témoignent de l'ampleur du choc. Elle représente l'individu brisé par le jugement social et l'abandon. Son arc narratif est celui d'une quête existentielle : se laisser "retourner" comme la terre, pour que "quelque chose de vrai" puisse enfin pointer. Sa révélation des faits (l'élève Antoine, Daniel, l'article de journal) est un moment cathartique, non seulement pour elle, mais pour la famille qui découvre l'ampleur de son calvaire. Elle est l'exemple même de la " survivante " qui, selon Dori Laub (1992) et Shoshana Felman, doit "témoigner pour vivre" et "vivre pour témoigner".

Stella : La compassion silencieuse et le poids du remords : Stella est le personnage de la sollicitude et de la culpabilité latente. Sa "main agrippée à son tablier comme à une ancre" symbolise son attachement au foyer et sa tentative de maintenir un semblant de stabilité. Son regret de n'avoir pas "forcé la porte" de Violette, de ne pas avoir "tendu la main" est un aveu poignant de son impuissance passée. Le bris de l'assiette est un symbole puissant de sa culpabilité et de la rupture de la paix domestique, une matérialisation de son désarroi. Stella incarne une forme d'amour résilient, qui s'exprime dans les gestes quotidiens et une présence inconditionnelle, même quand les mots manquent.

Beau : La rudesse terrienne et la sagesse enfouie : Beau est l'archétype du patriarce rural, taiseux et direct, dont les paroles sont "constats" et "vérités de la terre". Sa rudesse masque une douleur profonde : la perte de sa fille. Cette révélation est un coup de théâtre qui humanise et complexifie son personnage. Elle explique son mutisme, son ancrage dans la terre (qu'il jardine sur la tombe de sa fille) et sa manière singulière de comprendre la souffrance. Son geste de colmater la brèche de la fenêtre, puis d'offrir la bouture de glycine, est l'expression d'un amour filial et fraternel qui ne

s'autorise pas la tendresse verbale, mais qui est d'une puissance inouïe. Il représente la capacité de la nature et du travail physique à aider à la survie face au deuil, une forme de "thérapie par l'action".

III. Thématiques et Enjeux Dramatiques

La pièce explore un ensemble de thématiques interconnectées qui en font la richesse.

Le silence et la parole : Le silence est omniprésent, lourd, pesant, "mordant", "creusant". Il est le symptôme du non-dit, de la honte et de l'isolement. La pièce est la lente conquête de la parole, le passage d'un "cri gardé pour la nuit" à une expression des "morceaux" de l'histoire. Le moment où Violette "parle doucement" à Stella, puis la réquisition de Beau de "poser ce cortège", marquent des étapes cruciales dans cette libération. La préface mettra en évidence cette "quête d'humanité" par la parole.

La honte et le jugement social : La honte de Violette est palpable, un "linceul d'oubli", une "souillure" qui l'a "enterrée vivante". La pièce dénonce la violence des rumeurs, des "regards qui déshabillent et qui condamnent", et le rôle destructeur de la presse locale. Ce thème est d'une grande résonance contemporaine face aux phénomènes d'infamie publique et de "cancel culture".

Le pardon et la réconciliation : Le pardon n'est pas un concept facile, il est arraché, conquis. La pièce suggère que le pardon le plus difficile n'est pas celui accordé aux autres, mais celui que l'on se donne à soi-même. La réconciliation passe par l'acceptation de la vérité, la reconnaissance de la souffrance de l'autre, et le partage du fardeau. La scène où Stella et Beau s'agenouillent symbolise cette humilité et cette solidarité retrouvée.

La résilience et la transmission : Le processus de résilience est lent et douloureux, symbolisé par la terre en jachère qui doit être "retournée". La pièce offre une vision humaniste de la résilience, non pas comme une capacité à effacer le passé, mais à "patiner les cicatrices", à les transformer en force. La transmission (la bouture, le cahier pour écrire les histoires) devient le moyen de transformer la mémoire traumatique en un héritage constructif.

IV. Style et Écriture Dramatique

Le style de l'auteur est une composante essentielle de la réussite de la pièce.

Un langage poétique et sensoriel : Les descriptions sont riches, visuelles et olfactives ("odeur de tabac froid", "poussière ocre", "odeur de pluie avant l'orage"). Les métaphores empruntées à la nature (la terre, les

plantes, la météo) enrichissent le texte et lui confèrent une dimension universelle.

Dialogue incisif et sous-textes : Les dialogues sont à la fois réalistes et chargés de sens. Les silences, les répliques courtes et brutales de Beau, les murmures et les sanglots de Violette et Stella, tout concourt à créer une tension dramatique constante et à révéler les pensées non dites des personnages. Le "non-dit" est un personnage à part entière.

Rythme et dramaturgie : Le rythme est initialement lent, pesant, reflétant l'état des personnages. Il s'accélère lors des confrontations, marqué par des ruptures (l'assiette brisée, la branche qui transperce la vitre), pour aboutir à un apaisement dans l'épilogue. L'utilisation du toc-toc-toc des glycines comme métronome ajoute une dimension sonore anxiogène.

Conclusion

"À L'OMBRE DES GLYCINES" est une œuvre dramatique puissante, qui explore la complexité des relations humaines et la force de l'esprit face à l'adversité. En ancrant un drame intime dans un cadre symbolique fort et en dotant ses personnages d'une profondeur psychologique saisissante, l'auteur parvient à créer une pièce qui, au-delà de sa singularité, résonne avec des préoccupations universelles. Elle offre une méditation poétique sur la mémoire, le pardon, et la capacité de l'être humain à se réinventer, même lorsque le passé semble l'ensevelir. C'est un texte qui appelle la scène pour que la puissance de son message et la finesse de son écriture puissent pleinement se déployer.

Références Citées (ou implicitement convoquées) :

Nora, P. (1984). *Les Lieux de mémoire*. Paris: Gallimard. (Pour la notion de lieu-mémoire)

Laub, D. (1992). *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*. New York: Routledge. (Pour la question du témoignage et de la parole après un traumatisme, et la "survivance").

Felman, S. & Laub, D. (1992). *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*. New York: Routledge. (Pour la question du témoignage et de la parole après un traumatisme).

Concepts de huis clos, leitmotiv, symbolisme, arc narratif, dialogue sous-textuel.

Dossier Pédagogique

Ce dossier pédagogique propose des pistes d'étude pour la pièce "À L'OMBRE DES GLYCINES", une œuvre dramatique qui, par sa profondeur thématique et la richesse de son écriture, offre un formidable support d'apprentissage pour un public allant du collège à l'université. L'objectif est de permettre aux enseignants d'adapter les activités et les niveaux d'analyse aux compétences et aux programmes spécifiques de leurs élèves ou étudiants.

La pièce, ancrée dans un huis clos familial, explore des dynamiques humaines universelles : le traumatisme, la honte, le pardon, la résilience, et la force des liens familiaux. Sa dimension psychologique, philosophique, sociale et littéraire en fait un texte propice à une approche multidisciplinaire, favorisant le développement de l'esprit critique, de l'empathie et des compétences expressives.

I. Présentation de l'Œuvre et de l'Auteur

A. La Pièce : "À L'OMBRE DES GLYCINES"

"À L'OMBRE DES GLYCINES" est un drame en trois actes, centré sur le retour de Violette, une femme marquée par un scandale et des années d'absence, dans la maison familiale où vivent sa sœur Stella et son frère Beau. L'arrivée de Violette brise le fragile équilibre et les silences qui se sont installés, forçant chacun à affronter les non-dits, les remords et les blessures passées. Sur fond de nature omniprésente (les glycines fanées, la terre), la pièce dépeint une quête ardue de réconciliation et de reconstruction.

B. L'Auteur : Éric Fernandez Leger

Éric Fernandez Leger est un comédien et metteur en scène au parcours riche, fort de près de cinquante années d'expérience dans le spectacle vivant. Initié très jeune aux coulisses du théâtre par son père machiniste, il a développé une passion profonde pour l'art dramatique. Formé notamment sous l'influence de Philippe Adrien, il privilégie une approche humaniste du théâtre, où le jeu, le mouvement et l'écriture s'unissent pour explorer la complexité humaine. Directeur artistique de la compagnie Les Cabaniers depuis 2023, il s'inscrit dans un éclectisme artistique, ayant interprété un large répertoire allant des classiques (Molière, Shakespeare) aux contemporains (Ionesco, Yasmina Reza). "À L'OMBRE DES GLYCINES"

est l'expression de cette vision, un texte qui aspire à donner corps aux émotions les plus profondes et à interroger la résilience de l'âme humaine.

II. Contextualisation et Liens Pédagogiques

Pour aborder la pièce, il est essentiel de la situer dans son contexte littéraire et thématique.

A. Le Drame Psychologique et Familial

Lien avec le programme : Étude du théâtre moderne et contemporain, le réalisme, le naturalisme (pour l'ancrage dans le réel et la psychologie des personnages) ou le symbolisme (pour les motifs récurrents).

Pistes de réflexion :

Comment le huis clos amplifie-t-il les tensions ? (Cf. Jean-Paul Sartre, Huis Clos).

La famille comme lieu de refuge et/ou de souffrance (Cf. Eugène O'Neill, Long Day's Journey into Night; Tennessee Williams, The Glass Menagerie).

Le rôle des secrets et des non-dits dans la dynamique familiale.

B. La Mémoire et le Traumatisme

Lien avec le programme : Histoire (mémoire des conflits, Shoah, etc.), Philosophie (le temps, la mémoire, l'oubli), Psychologie (le syndrome post-traumatique, la résilience).

Pistes de réflexion :

Comment la pièce représente-t-elle le poids du passé sur le présent ?

Le rôle du témoignage et de la parole dans le processus de guérison (références à des théoriciens comme Dori Laub et Shoshana Felman sur la nécessité de dire le traumatisme).

La résilience : Comment les personnages s'adaptent-ils et se reconstruisent-ils après les épreuves ?

C. La Question du Jugement et de la Honte Sociale

Lien avec le programme : Éducation civique et morale (justice, rumeur, réputation), Sociologie (phénomènes de stigmatisation, "cancel culture").

Pistes de réflexion :

Comment la société juge-t-elle et stigmatise-t-elle ? Quelles sont les conséquences d'un "scandale" sur l'individu ?

Le rôle des médias et de l'opinion publique dans la destruction d'une réputation.

La différence entre la faute réelle et la perception sociale.

III. Axes d'Étude Thématiques et Dramaturgiques (Adaptation par niveau)

Ces axes peuvent être approfondis selon le niveau des élèves.

A. Le Symbolisme et la Poésie du Réel

Collège : Identifier les principaux symboles (glycines, terre, maison). Comment ces éléments naturels reflètent-ils les émotions des personnages ?

Lycée : Analyser la progression symbolique des glycines (de la vie à la mort, puis à la renaissance). Étudier la fonction des objets (l'assiette brisée, le canif, la bouture).

Université : Approfondir la sémiologie des lieux et des objets. Discuter de la notion de paysage intérieur et de personnification de l'environnement. Analyser la fonction métaphorique du corps de Violette comme "archive" des cicatrices.

B. La Dynamique des Personnages et les Relations Humaines

Collège : Décrire chaque personnage (Violette, Stella, Beau). Comment leurs actions et leurs paroles révèlent-elles leur personnalité ? Identifier les moments clés de tension et de réconciliation.

Lycée : Étudier l'arc dramatique de chaque personnage. Analyser les rapports de force et de dépendance. Comment le secret de Beau modifie-t-il la perception de son personnage ?

Université : Examiner la psychologie des personnages à travers le prisme de la psychanalyse ou des théories de l'attachement. Analyser la polyphonie des souffrances et la manière dont chaque personnage gère le traumatisme.

C. Le Silence et la Parole : Enjeux et Fonctions Dramaturgiques

Collège : Repérer les moments de silence dans la pièce. Que traduisent-ils ? Quand les personnages parlent-ils et pourquoi ?

Lycée : Analyser le rôle du sous-texte dans les dialogues. Comment le silence devient-il un personnage à part entière ("le silence ne mord pas, il observe") ? Étudier la progression de la parole chez Violette.

Université : Approfondir la rhétorique du silence au théâtre. Comparer la fonction du dialogue et du monologue (implicite). Analyser l'impact de la parole libératrice sur la dynamique familiale.

IV. Activités Pédagogiques (Adaptées aux niveaux)

A. Activités d'Analyse et de Compréhension

Collège :

Réaliser des fiches d'identité pour chaque personnage.

Dessiner le plan de la maison et y placer les scènes clés.

Identifier les émotions des personnages à différents moments.

Lycée :

Réaliser une analyse linéaire de scènes clés (ex : l'arrivée de Violette, la révélation des cicatrices, la confrontation avec Beau).

Rédiger une dissertation sur un thème de la pièce (ex : "Le pardon est-il possible sans la vérité ?").

Créer une carte mentale des symboles et de leurs significations.

Université :

Rédiger un commentaire critique de la pièce, intégrant des références théoriques.

Analyser la structure dramaturgique et son efficacité.

Mener une recherche approfondie sur les thèmes du traumatisme, de la résilience ou de la honte dans la littérature ou la psychologie.

B. Activités d'Expression Orale et Écrite

Collège :

Lecture à voix haute de scènes choisies, en insistant sur l'intonation et les silences.

Écrire la suite d'une scène, imaginer ce que les personnages se disent après le lever du rideau.

Débat mouvant : "Est-il plus facile de pardonner ou d'oublier ?"

Lycée :

Mise en voix d'une scène, avec travail sur la gestuelle et les émotions.

Écrire un monologue intérieur pour l'un des personnages, révélant ses pensées cachées.

Débat argumenté : "La pièce offre-t-elle une vision optimiste ou pessimiste de la nature humaine ?"

Université :

Préparer une présentation orale sur un aspect spécifique de la pièce (ex : la théâtralité des silences).

Rédiger une critique de la pièce pour un journal ou une revue.

Écrire une courte scène prolongeant un aspect non développé (ex : une rencontre entre Violette et Antoine des années plus tard).

C. Activités de Création et de Mise en Scène

Collège :

Créer une affiche pour la pièce, en choisissant les symboles visuels.

Imaginer des costumes et des décors simples.

Proposer une brève scène mimée sans paroles pour exprimer une émotion.

Lycée :

Travailler une scène en atelier théâtre, en explorant différentes intentions de jeu.

Réaliser un storyboard d'une scène, en pensant aux mouvements et aux lumières.

Composer une bande-son ou des ambiances sonores pour accompagner des moments clés.

Université :

Développer un projet de mise en scène pour la pièce (note d'intention du metteur en scène, découpage technique, choix esthétiques).

Écrire une adaptation courte de la pièce pour un autre médium (cinéma, court-métrage, BD).

Concevoir un dossier de production pour une compagnie théâtrale.

V. Prolongements Multidisciplinaires

Arts Plastiques : Création d'œuvres inspirées par les symboles (glycines, cicatrices, terre). Étude de l'expression des émotions à travers la couleur et la forme.

Musique : Analyse de l'ambiance sonore de la pièce. Création de compositions musicales ou de paysages sonores inspirés par les thèmes.

Philosophie : Réflexion sur la dignité humaine, la justice, le poids du passé, la liberté.

Histoire/Sociologie : Étude des phénomènes de rumeurs, de "chasse aux sorcières" ou de la vie rurale au XXe siècle.

Psychologie : Analyse des mécanismes de défense face au traumatisme, de la résilience, des relations intra-familiales.

Sciences de la Vie et de la Terre : La symbolique des plantes (glycine, lavande), le cycle de la nature, la notion de jachère.

VI. Références Bibliographiques et Sitographiques

A. La Pièce :

Fernandez Leger, Éric. À l'Ombre des Glycines.

B. Ouvrages de Référence (Sélection) :

Nora, Pierre. Les Lieux de mémoire. Paris: Gallimard, 1984. (Pour la contextualisation des lieux)

Felman, Shoshana et Laub, Dori. Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History. New York: Routledge, 1992. (Pour le témoignage et le traumatisme)

Cyrulnik, Boris. Un merveilleux malheur. Paris: Odile Jacob, 1999. (Pour la résilience)

Barthes, Roland. Mythologies. Paris: Seuil, 1957. (Pour l'analyse du quotidien et des symboles)

Sartre, Jean-Paul. Huis Clos. Paris: Gallimard, 1944. (Pour le concept de huis clos)

Artaud, Antonin. Le Théâtre et son double. Paris: Gallimard, 1938. (Pour une vision plus avant-gardiste du théâtre et du corps)

C. Sitographie (Exemples) :

Sites institutionnels (Comédie-Française, Théâtre National Populaire, etc.) pour explorer la scénographie et l'interprétation.

Sites de revues littéraires ou de théâtre (ex: Fabula, Théâtre/Public) pour des analyses critiques.

Documentaires sur la psychologie du trauma ou des portraits d'auteurs (Philippe Adrien, etc.).

Dossier de Mise en Scène

I. Note d'Intention du Metteur en Scène

"À L'OMBRE DES GLYCINES" est un plongeon au cœur d'une humanité brisée et résiliente, un drame familial qui puise sa force dans la vérité crue des sentiments, à la manière des grandes œuvres réalistes de John Steinbeck. Ma vision pour cette pièce est d'offrir au public une expérience sensorielle et émotionnelle profonde, où l'épure scénique amplifiera la puissance des âmes en lutte.

Je souhaite que cette mise en scène mette en lumière la catharsis progressive des personnages. Non pas une rédemption facile, mais un lent et douloureux cheminement vers la lumière, symbolisé par les glycines qui renaissent et la terre qui, malgré la jachère, promet de nouvelles pousses. Il s'agit de montrer comment les silences, les non-dits et le poids du passé peuvent être brisés par l'émergence d'une parole vraie, libératrice, et la reconnaissance mutuelle des souffrances.

L'atmosphère sera à la fois pesante et chargée d'une beauté désolée, celle d'une campagne écrasée par la chaleur et le poids des souvenirs. Le public devra ressentir l'étouffement du huis clos, mais aussi la promesse fragile de l'extérieur. Je cherche une mise en scène qui soit une radiographie des âmes, où chaque geste, chaque regard, chaque silence porte un sens profond et résonne avec l'universalité des thèmes abordés : la honte, la culpabilité, le pardon, et la résilience indomptable de l'esprit humain.

II. Conception Scénographique

L'esthétique sera dépouillée et stylisée, mettant l'accent sur les éléments essentiels qui racontent l'histoire et définissent l'atmosphère.

A. Décors

La scène sera minimaliste et abstraite, évoquant une maison sans la reproduire fidèlement.

Structure : Quelques pans de murs suggérés, des cadres de portes ou de fenêtres flottant dans l'espace, laissant deviner l'architecture de la maison sans l'enfermer. L'idée est de créer un sentiment de confinement tout en laissant l'imagination du spectateur compléter l'espace.

Matières : Des textures brutes, patinées, rappelant la terre, le bois ancien, le plâtre écaillé. Une palette de couleurs chaudes et terreuses (ocres, bruns,

gris chauds) dominera, évoquant la poussière, la sécheresse de l'été et le poids du temps.

Éléments essentiels : Un lit simple, une table et quelques chaises au centre, un vieux poste de radio. Ces objets seront chargés de vécu, usés par le temps, et placés de manière à créer des zones d'intimité ou de confrontation.

B. Les Glycines

Les glycines seront stylisées et omniprésentes, non pas réalistes mais symboliques de l'état de l'âme des personnages.

Représentation : Une structure métallique tordue et sèche, évoquant des branches décharnées, s'entortillera autour des cadres de fenêtres et des éléments de décor. Ce sera un entrelacs sombre, presque menaçant.

Évolution : Dans l'épilogue, une projection subtile ou l'ajout de quelques éléments textiles violacés discrets pourra suggérer la renaissance des fleurs, un éclat de couleur doux mais affirmé, sans que l'on ait besoin de voir une glycine entière. Le minuscule bourgeon donné par Beau sera un véritable élément concret sur scène, une promesse tangible.

C. Lumières

La lumière sera un personnage à part entière, modelant l'atmosphère et soulignant les émotions.

Lumière crue et contrastée : Pour les scènes de jour, une lumière zénithale dure, quasi aveuglante, accentuera la sensation de chaleur écrasante et de vulnérabilité des personnages. Des faisceaux de lumière pourront traverser les "fenêtres" abstraites, projetant des ombres longues et dansantes qui évoqueront le passage du temps et les fantômes du passé.

Lumière tamisée et intime : Pour les scènes nocturnes, des ambiances plus douces, des bleus profonds et des verts-gris viendront envelopper la scène, créant un espace d'intimité, de confiance, ou de tension sourde.

Symbolisme : Des jeux d'ombres et de lumières violents pourront marquer les moments de confrontation ou de révélation, la lumière "déchirant" l'obscurité des secrets.

D. Son

La bande-son sera épurée, soulignant l'isolement et la nature environnante, avant de laisser place à une musique d'espoir.

Ambiance sonore : Bruits du vent dans les feuilles (ou ce qu'il en reste), chant des cigales lointain, grincements de la maison, le "toc-toc-toc" lancinant des branches de glycine contre les vitres. Ces sons seront subtils, immersifs, non intrusifs, mais constamment présents en arrière-plan.

Musique : La musique sera douce et mélancolique au début, mais progressivement optimiste. Elle n'interviendra qu'à des moments clés, comme un contrepoint émotionnel, pour accentuer la résilience et l'espoir. Des notes de piano épurées, des cordes délicates, pourraient porter cette "couleur" de catharsis.

III. Direction d'Acteurs

L'interprétation sera centrée sur l'incarnation profonde et viscérale des personnages, ancrée dans un réalisme teinté de la force des marginaux de Steinbeck.

Travail du corps : Les corps parleront autant que les mots. Violette aura une gestuelle repliée, hésitante, puis plus affirmée. Stella aura des mouvements lents, chargés de fatigue et de sollicitude. Beau, des gestes ancrés, puissants, rudes, mais aussi d'une tendresse inattendue. Le corps portera les stigmates du passé, les blessures et les silences.

La voix et le souffle : Les voix seront travaillées pour révéler les failles, les fatigues, les colères contenues. Les silences seront chargés, remplis de sous-textes. Le souffle sera audible, marquant l'effort de vivre, la tension, l'émotion brute.

La puissance des émotions contenues : Je chercherai à ce que les acteurs expriment des émotions intenses sans surjeu, par la seule force de leur présence, de leurs regards, des micro-expressions. La violence de Beau sera contenue, le désespoir de Violette silencieux, l'amour de Stella résigné. L'explosion émotionnelle, quand elle se produira (la révélation des cicatrices, l'assiette brisée), sera d'autant plus percutante.

La relation entre les corps : Les distances et les proximités entre les personnages seront millimétrées. Les moments de contact physique (la main de Stella sur l'épaule de Violette, la poignée de main entre Beau et Violette) seront d'une intensité rare.

IV. Rythme et Spatialité

Le rythme de la pièce reflétera le cheminement psychologique des personnages.

Rythme initial : Lent, pesant, écrasé par la chaleur et l'inertie du passé. Les déplacements seront mesurés, les dialogues parfois hachés par les silences.

Montée en tension : Le rythme s'accélérera progressivement à mesure que les vérités émergent, avec des répliques plus vives, des enchaînements plus rapides, des mouvements plus directs.

Climax et apaisement : La confrontation finale sera marquée par une intensité maximale, avant de laisser place à un rythme plus apaisé, plus doux, porteur d'espoir dans l'épilogue.

Utilisation de l'espace dépouillé : La scène épurée permettra de jouer avec les diagonales, les lignes de fuite, les rapprochements et les éloignements. L'espace sera parfois écrasant, parfois libérateur, en fonction des déplacements des acteurs et des jeux de lumière. L'absence de superflu forcera le regard du spectateur sur les corps et les visages des comédiens.

V. Message et Intention pour le Public

L'objectif ultime est d'offrir au public une profonde catharsis. Je souhaite que les spectateurs ressortent de la pièce avec :

Le sentiment d'avoir vécu une expérience humaine authentique et bouleversante.

Une réflexion sur la force de la résilience et la capacité de l'être humain à transcender la honte et la souffrance.

L'idée que la parole vraie, même douloureuse, est nécessaire à la guérison et à la reconstruction des liens.

Un sentiment d'espoir renouvelé, porté par la renaissance des glycines et la promesse de vie sur une terre longtemps en jachère.